GAVROCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 40 F - 6,10 €

Bimestriel n° 120 – 20e année – novembre-décembre 2001

Gavroche a 20 ans

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire
Numéro 120
novembre-décembre 2001

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
39-41, rue de la Harpe
Tél. : 02.32.33.22.33

Directeur de la publication :
Georges PELLETIER

Relecture et secrétariat :
Elisabeth COMMUN

Secrétaire de rédaction :
Claude VIRLOUVET

Avec la collaboration
pour ce numéro de
J.-F. AMARY
J.-M. BERGOUGNIOU
L. DOUSSIN
J.-J. GANDINI
J.-J. LEDOS
J. MARAIS
J. PAPP
G. PELLETIER
A. SIMON
B. TILLIER
P. YSMAL

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris - Tél. 01.40.24.21.31

Imprimé en France

Secrétariat de rédaction
et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

EDITORIAL

Avec ce numéro, Gavroche fête ses vingt ans. Quel plaisir, mais aussi quelle fierté de franchir ce cap. Notre frêle équipe du départ s'est étoffée au cours des années et c'est l'occasion où jamais de remercier tous ceux qui contribuent à la vitalité de la revue. Une amicale pensée également à nos nombreux amis malheureusement disparus. Dans ce numéro 120, nous accueillons deux nouveaux collaborateurs, Pierre Ysmal, l'ami Pierrot qui nous prête sa plume pour écrire une nouvelle rubrique BD et Jacques Marais, écrivain-paysan bourbonnais fier de sa ruralité et de sa province attachante.

Cet événement d'importance, nous aurions souhaité le fêter dans la sérénité et dans la joie. Seulement voilà, les menaces de terrorisme et même les menaces d'une guerre tempèrent notre allégresse. Nous sommes bien obligés de constater que la peur s'installe un peu partout car chacun peut craindre qu'un fou, encore plus fou qu'un autre, dans l'escalade de la violence ne provoque l'irréparable.

La peur fut toujours l'arme principale des despotes, avant que chacun ne s'en empare comme arme de dissuasion. Souvenez-vous. Espagne, avril 1937 : dans le but de tester l'efficacité de ses nouveaux jouets, un fou décide le bombardement d'une paisible ville espagnole. Les avions de la légion Condor procèdent au massacre de la malheureuse population de Guernica. Trois ans plus tard, pendant l'exode, ces criminels harcèlent les innocents civils sur les routes de France. Les stukas allemands munis de sirènes hurlantes sèment la terreur. Impressionner les civils, plus particulièrement les femmes et les enfants semble être la nouvelle règle de la guerre.

Quand en 1943 la maîtrise de l'air change de camp, les alliés adoptent malheureusement la même tactique. C'est au tour des Allemands de recevoir les chapelets de bombes déversées par les forteresses volantes. La France, pour gagner sa libération, ne sera pas épargnée. Les victimes civiles se chiffrent en Europe par centaines de milliers. Le comble de l'horreur est atteint le 6 août 1945 lorsqu'une forteresse volante américaine lâche la première bombe atomique en plein centre de la ville d'Hiroshima, faisant près de deux cent mille victimes dans la population.

Les Etats-Unis ont certes participé à la victoire des alliés. Ils ont gagné à coup sûr la guerre économique mais n'ont jamais connu la tragédie de la guerre sur leur territoire. Ils n'ont jamais connu la peur. Sauf depuis le 11 septembre. Ils découvrent, malgré leur suprématie militaire, l'angoisse de se sentir menacés.

La peur, nous l'évoquons sous une autre forme dans les colonnes de ce numéro. C'est la peur de la syphilis, cette terrible maladie, qui dura cinq siècles, relayée de nos jours par la maladie du sida ainsi que par la menace d'une guerre bactériologique.

Pour ce qui nous concerne, à Gavroche, nous n'avons pas peur de notre avenir. Nos 20 ans nous donnent de l'optimisme. Vos lettres sont encourageantes et nos amis auteurs toujours enthousiastes. Une simple inquiétude : lors de la précédente guerre, celle du Golfe, nous avions connu une légère baisse des réabonnements. Espérons, chers amis que les événements actuels ne freineront pas votre désir de nous renouveler votre confiance. N'oubliez pas que sans vous, nous ne sommes rien.

Nous vous souhaitons une bonne fin d'année,
dans le bonheur et dans la paix.
Et puis, selon la formule consacrée,
"Faites l'amour, pas la guerre !".

Gavroche

GAVROCHE
UNE REVUE INDEPENDANTE

La revue d'histoire populaire *Gavroche* est indépendante de tout groupe politique, syndical, confessionnel et financier. Elle ne reçoit aucune subvention ni de l'Etat ni de tout autre organisme privé ou public.

Gavroche ne peut compter que sur la fidélité et le soutien de ses lecteurs. Vous pouvez lui manifester votre attachement en parlant de la revue autour de vous et en souscrivant ou en faisant souscrire des abonnements.

Gustave Courbet,

bœuf et taureau dans la caricature anticommunarde (1)

Élu de la Commune de Paris pour le VI[e] arrondissement, président de la Fédération des Artistes pendant ces semaines révolutionnaires du printemps 1871, le peintre Gustave Courbet (1819-1877) a été accusé et condamné sous prétexte de participation au renversement de la colonne Vendôme effectué le 16 mai 1871. Arrêté au début du mois de juin lors de la répression versaillaise, il comparaît en août devant le 3[e] Conseil de guerre qui le condamne le 2 septembre 1871 à une amende et une peine de six mois de prison (2). Pour l'opinion publique favorable à Versailles, Courbet « le réaliste » quarante-huitard est, de toute évidence, devenu un vandale communard. C'est donc, selon cette approche que les pamphlétaires et les caricaturistes s'attaquent à lui dans une veine résolument politique (3).

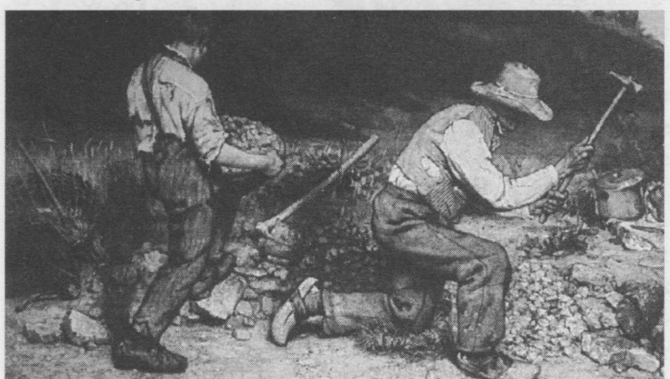
Pendant l'été 1871, alors que la répression versaillaise bat son plein, le caricaturiste H. Nérac (4) conçoit une série de douze charges violemment anticommunardes intitulée *Les Signes du Zodiaque (5)*. Chaque signe est l'objet d'une planche conçue d'après la caricature d'un type particulier - l'incendiaire, le fédéré, l'oratrice, la vierge folle… - ou d'après le « portrait-charge » d'un type de personnalité : Auguste Vermorel et Charles Delescluze (n° 2), Raoul Rigault (n° 6), Félix Pyat (n° 11), Adolphe Assi (n° 12) et Gustave Courbet (n° 4). Ce dernier est assimilé au signe du Taureau, le deuxième signe du Zodiaque qui évolue du 21 avril au 20 mai.



Nérac, « Le Taureau Courbet », 1871

Dans la plupart des planches de cette série, le choix du signe zodiacal référent est suscité par un jeu de mot. Ainsi, le fébrile Félix Pyat est-il associé au Sagittaire (celui qui s'agite) et Adolphe Assi à un Capricorne rampant (celui qui ne marche pas et reste assis). La planche visant Gustave Courbet repose en partie sur cette pratique : la légende propose cet avertissement : « se méfier des « Courbet… ures ». Ceci renvoie aux « exercices très dangereux » d'un athlète de foire, image d'un Courbet jonglant avec la colonne Vendôme [renversée/inversée] et avec l'hôtel particulier de Thiers détruits l'un et l'autre sous la Commune. Par ailleurs, cette image est un « portrait-charge » plutôt conventionnel de Courbet : chevelu et barbu, corpulent et ridi-

Les Casseurs de pierres



Les Casseurs et leurs sabots par Quillenbois, « L'illustration », 21 juillet 1855



culisé par l'habit de foire qui le travestit. Dans le champ de cette image politique, rien n'explique l'association de Courbet au signe zodiacal du taureau, d'autant qu'aucun procédé zoomorphique n'est présent - à l'inverse d'autres planches où le caricaturiste recourt à l'image des poissons (Vermorel et Delescluze, n° 2) ou à une écrevisse (Rigault, n° 6).

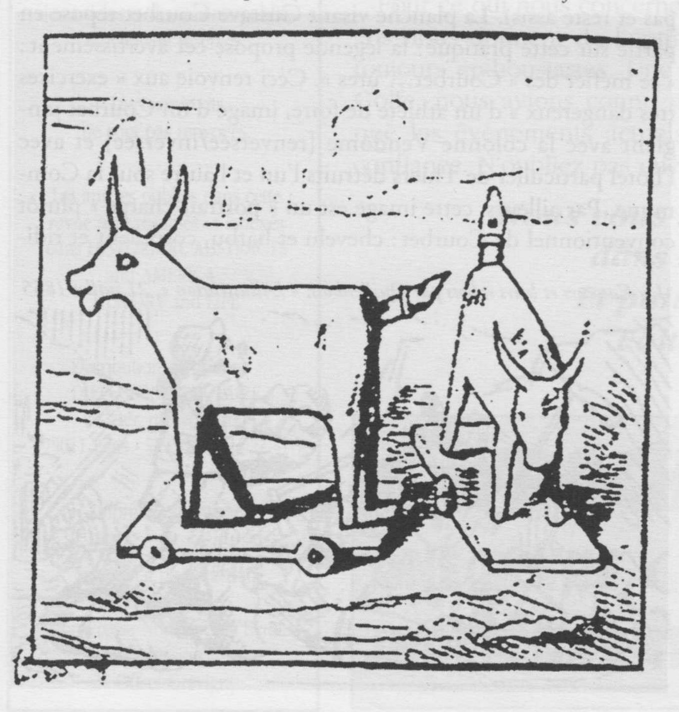
C'est ce paradoxe d'un animal *cité* mais cependant *invisible* - présent par la seule textualité de l'image, puisqu'absent de son iconographie - que je propose d'examiner, dans cette image politique et polémique. À l'instar de la caricature, qui est une image composite et polysémique, codifiée et cryptée, l'animal connaît des fortunes culturelles diverses qui trouvent leur origine dans l'héritage religieux, les pratiques sociales, les métaphores du langage ou les trivialités de l'argot. Cette charge taurine de Courbet par Nérac est une image à structure ouverte où l'animalisation de l'individu sert en retour une politisation de l'animal. Il s'agit là - selon le concept d'Ernst Gombrich - d'une véritable « écologie » (6), dont je voudrais tenter la reconstitution : les interactions entre l'image et son contexte politique, social, et artistique doivent en effet être prises en compte. Elles éclairent du même coup la richesse de l'animal utilisé en politique. Comment un animal en vient-il à se confondre avec une personnalité engagée dans la sphère politique? Comment Courbet est-il devenu un taureau dans cette caricature anticommunarde?

Les bovins peints

L'œuvre peint de Courbet - en particulier quelques-unes de ses toiles parmi les plus célèbres - et sa réception critique ne sont manifestement pas étrangers à l'irruption du bovin dans l'image de la personnalité de l'artiste. Dans plusieurs de ses tableaux, Courbet a en effet représenté du bétail et les bovins ont attiré l'attention des critiques d'art comme des caricaturistes du Salon. Ainsi, dans le tableau *Les Paysans de Flagey revenant de la foire (Doubs)* (7), le peintre a-t-il représenté des hommes à cheval et des femmes à pied revenant d'un marché aux bestiaux, avec un cochon et des bovins. Sur ce tableau que Max Buchon avait intitulé *Les Maquignons*, Jean-Luc Mayaud a récemment apporté des informations d'une grande précision : les deux bœufs à robe froment qui avancent à l'avant du cortège sont de la race locale des fémelines - dominante au milieu du XIX[e] siècle dans le pays comtois -, tandis que la jeune vache traînée à l'arrière des chevaux est une taurache d'origine jurassienne (qui précède la montbéliarde) (8). Inconnus des concours agricoles parisiens, ces bovins régionaux, de même que les chevaux et la truie, ont autant choqué les critiques que le traitement des figures humaines. Cette œuvre est exposée au Salon de 1850-1851. A ce propos, Théophile Gautier s'interroge : « Certes, un retour de foire, mêlé de bœufs, de chevaux, d'ânes, de cochons, est un sujet digne de peinture. Les Flamands nous l'ont bien prouvé, [...] mais que dire de ces bœufs si incorrects et si mal étudiés [...], de ces figures si négligemment brossées de ces tons sales et lourds? » (9).

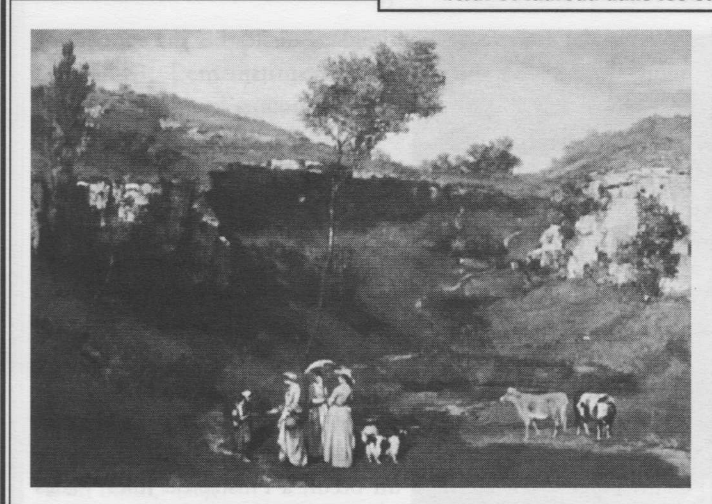
Courbet a repris ces races locales du fémeline et de la taurache dans une autre de ses œuvres de la même période (10) : *Les Demoiselles de village faisant l'aumône à une gardeuse de vaches dans un vallon d'Ornans (11).* Les bovins que Gautier avait surnommés « ces malencontreuses vaches » (12) ont attiré les foudres de la critique qui y « attelèrent » les proportions incompréhensibles d'une composition maladroite où le bétail, d'une taille disproportionnée par rapport au paysage panoramique et aux demoiselles, occupait un plan incertain. Quand une douzaine d'années plus tard, Courbet revient à ce thème d'une scène champêtre animée de bétail avec le tableau *La*

Les vaches de Courbet par Quillenbois, « L'illustration », 21 juillet 1855

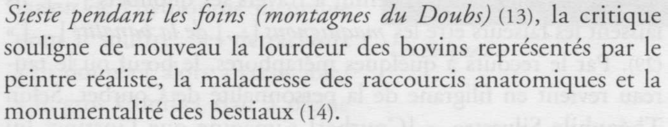


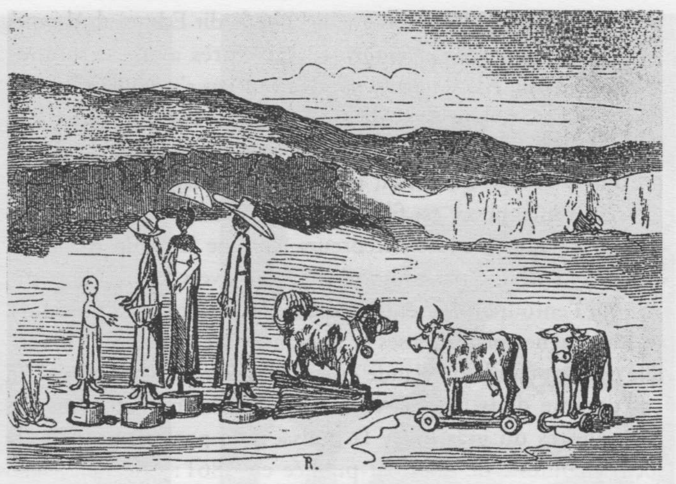
Dessin de Léonce Petit, in « Les Binettes rimées » d'E. Vermesch, 1868





Les demoiselles de village faisant l'aumône à une gardeuse de vaches dans un vallon d'Ornans.





Les mêmes par Bertall, « Journal pour rire », 16 avril 1852

Sieste pendant les foins (montagnes du Doubs) (13), la critique souligne de nouveau la lourdeur des bovins représentés par le peintre réaliste, la maladresse des raccourcis anatomiques et la monumentalité des bestiaux (14).

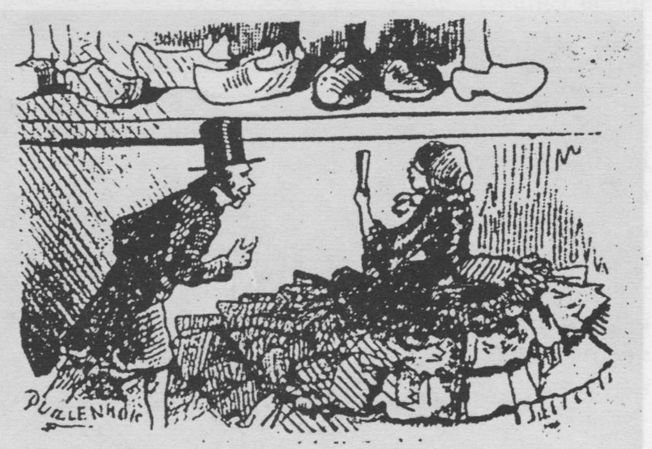
Ces œuvres n'ont pas seulement fait couler de l'encre. Elles ont aussi suscité des caricatures esthétiques à l'occasion de leur envoi au Salon. À deux reprises, le dessinateur Bertall a ainsi raillé l'esthétique réaliste de Courbet, son dessin malhabile et les libertés prises avec la réalité anatomique humaine ou animale. Dans une charge des *Paysans de Flagey revenant de la foire*, il a transformé les figures et les animaux en poupées et en mannequins bricolés, rapiécés et mal ficelés (15). La paire de bœufs qui précède les cavaliers condense les attaques dirigées contre le réalisme improbable, factice et rigide de Courbet. L'année suivante, en 1852, comme par une prolongation de cette première charge, Bertall a malmené *Les Demoiselles de village* (16), avec cette remarque en légende: « […] les animaux sont plus petits que les personnages, il a maintenu les proportions… de la foire » - par une nouvelle allusion aux *Paysans de Flagey revenant de la foire*. De fait, les bovins sont devenus des jouets à traîner montés sur des roulettes. En 1855, le caricaturiste Quillenbois consacre une page entière de vignettes à « La peinture réaliste de M. Courbet » (17). L'une d'entre-elles raille « Les vaches de M. Courbet », en reprenant cette métaphore graphique des bovins devenus des jouets à roulettes, grossièrement taillés dans du bois.

Par ces quelques œuvres, par le scandale qu'elles ont provoqué, par les critiques et les caricatures qu'elles ont subies, Courbet est devenu le « peintre des bovins » - mais, précisons-le, une sorte de Rosa Bonheur ou de Constant Troyon raté. Par ses pouvoirs de cristallisation, de condensation, la satire graphique est parvenue à entretenir ce titre dérisoire qui resurgit régulièrement sous la plume de ses détracteurs, quand Courbet envoie au Salon des scènes de chasse ou des natures mortes de gibiers. Mais d'autres parmi ses œuvres permettent aux adversaires de l'artiste d'introduire en filigrane la figure du bovin de manière beaucoup plus insidieuse: je pense aux sabots et à la métaphore du gras qui ne sont évidemment pas sans liens avec les bovins.

Avec ses envois au Salon de 1850-1851 - *Les Paysans de Flagey revenant de la foire, Les Casseurs de pierre et Un Enterrement à Ornans* - qui sont confondus avec les événements de 1848, les critiques attaquent la valeur contestatrice des œuvres de Courbet qui s'est emparé des codes de la peinture d'histoire pour représenter des scènes de genre populaire. Courbet devient ainsi, notamment dans les charges du Salon, le « peintre des sabots ». Ce jeu avec les sabots disproportionnés des paysans de Courbet semble d'ailleurs apparaître dans la caricature de Bertall visant *Les Paysans de Flagey revenant de la foire* (18) et n'est pas sans rapport avec les bovins de cette œuvre. En effet, une patte de l'un des bœufs est pourvue d'une chaussure ayant remplacé le sabot, alors que la paysanne de droite est chaussée de galoches géantes. Dans ses prévisions fantaisistes de l'influence de Courbet sur les peintres du Salon de 1852, le dessinateur Cham décline en 1851 une série de tableaux imaginaires d'après *Les Casseurs de pierre* (19). Dans quelques-unes de ces œuvres fictives, les sabots sont disproportionnés au point d'accéder finalement au statut autonome de « nature morte » dans le tableau du coin supérieur droit. En 1855, en marge de la rétrospective personnelle de Courbet organisée par ses soins dans son « Pavillon du réalisme », Quillenbois propose une quinzaine de vignettes simulant l'accrochage de Courbet (20) par lequel l'artiste veut démontrer l'étendue de son talent. Alors qu'une vignette le consacre spécialiste des vaches, quelques autres rappellent qu'il est aussi un professionnel des sabots. Les deux travailleurs des *Casseurs de pierre* sont alourdis de sabots gigantesques; *Un Enterrement* à Ornans est réduit, par le cadrage de la charge, à un alignement de sabots; et les *Baigneuses* (21) sont également chaussées de sabots.

Par allusion aux pratiques du veau gras ou du bœuf gras, la métaphore du gras n'est certainement pas sans renvoyer à un Courbet bovidé, dont l'œuvre serait « grassement peinte, mais

Quillenbois, « L'illustration », 21 juillet 1855



malpropre au dernier point », ainsi que le dit Edmond About à propos de *La Fileuse endormie* (22), après avoir expliqué : « Aujourd'hui, M. Courbet aurait beau jeu s'il voulait rentrer en grâce avec le bon goût. Il n'y aurait pas assez de veaux gras pour fêter le retour de cet enfant prodigue: on lui saurait un gré infini chaque fois qu'il peindrait un visage propre [...] » (23). Si la métaphore est filée par les adversaires du peintre, elle est aussi reprise par ses défenseurs, comme Zola décrivant un peintre « entraîné par toute sa chair [...] vers le monde matériel qui l'entourait, les femmes grasses et les hommes puissants, les campagnes plantureuses et largement fécondes. [...] il voulait peindre en pleine viande et en plein terreau » (24). Dans un cas comme dans l'autre, il faut certainement voir dans ces métaphores du gras et de la graisse une prolongation de la lettre-manifeste de Courbet publiée en 1861: « Je tiens aussi que la peinture est un art essentiellement *concret* et ne peut consister que dans la représentation des choses *réelles et existantes.* C'est une langue toute physique [...] ».

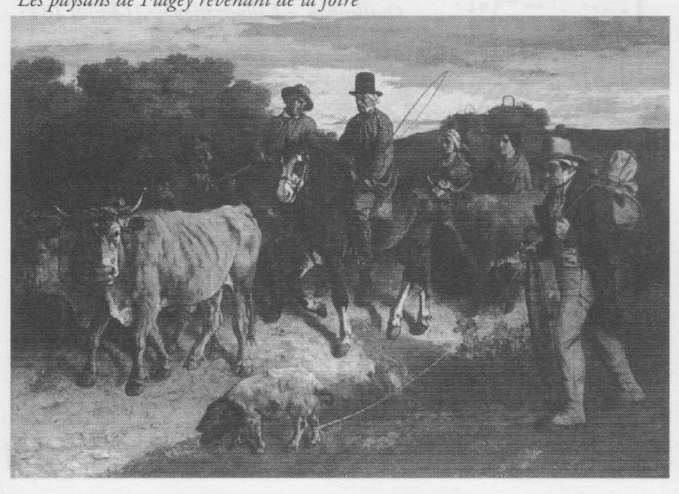
Mais en restant dans ces considérations générales sur la peinture de Courbet, on oublierait d'évoquer plus particulièrement une œuvre, les *Baigneuses* - on a déjà vu que le caricaturiste Quillenbois en avait doté les figures de sabots -, qui a condensé nombre de ces attaques où le gras ramène encore vers le bovin. Dans une charge, Bertall (25) a appelé la baigneuse de dos « La terrible Savoyarde » - on désignait ainsi au XIX[e] siècle les personnes sales -, mais ce surnom n'est pas non plus sans renvoyer cette femme très grasse montrant sa croupe aux races des vaches dont les noms sont hérités de leur région d'origine: l'Armoricaine, la Ferrandaise, la Charolaise, la Normande, la Tarentaise, la Limousine ou la Montbéliarde. Ce glissement implicite de la baigneuse de dos vers un registre animal provient aussi en partie, au-delà de l'iconographie de l'œuvre, du scandale suscité par le tableau et d'une anecdote plus ou moins légendaire liée à l'impératrice Eugénie et à l'empereur Napoléon III en visite au Salon de 1853. S'arrêtant devant le *Marché aux chevaux* de Rosa Bonheur (26), l'impératrice s'étonne de l'importance des croupes des animaux représentés. On lui répond alors qu'il s'agit de solides Percherons. Arrivée devant Les *Baigneuses* de Courbet, elle aurait demandé en riant: « Est-ce aussi une Percheronne? » (27). Dans la foulée, selon Courbet - mais on sait que les dires de l'artiste sont peu fiables -, Napoléon III aurait gaillardement esquissé le geste de cravacher la baigneuse, au risque de crever la toile. Aussi peu plausibles soient ces anecdotes, elles inscrivent la réception de l'œuvre de Courbet dans un registre animalier, où les bovins sont nombreux, qui frappera durablement les esprits.

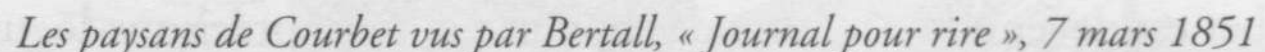
Un peintre rustique

L'œuvre de Courbet n'est pas la seule source dans laquelle il faille chercher des liens entre l'artiste et les bovins. L'aspect biographique doit aussi être pris en compte, qui permet d'aborder le tempérament et le physique de cette personnalité. De l'avis des critiques, favorables ou opposés à l'artiste - ils y voient tantôt une qualité, tantôt un défaut -, le tempérament de Courbet est « *mâle, robuste, un peu lourd et rustique,* mais avec toutes les saines qualités du paysan » (28). Peut-être Théophile Gautier pense-t-il même à un bœuf, à l'instar de Jules Vallès décrivant la détermination de l'artiste en ces termes: « J'adore ces *natures tout d'une pièce*, qui ne reculent pas d'une semelle et suivent bravement leur chemin à travers les quolibets [...]. Ils laissent les faiseurs être les *maquignons* [...] *de la banalité* [...] » (29). Par le recours à quelques métaphores, le bœuf ou le taureau revient en filigrane de la personnalité de Courbet. Selon Théophile Silvestre, « [Courbet] s'imagine que l'instinct lui tiendra lieu de savoir, et, sans connaître un sujet, *il s'y attelle à franc-collier*, espérant que son bon sens le guidera dans les ténèbres » (30). Dans la même veine, Théophile Silvestre souligne que l'artiste « se jette souvent *tête baissée* dans le ridicule » (31). Et il ajoute: « Rien ne l'arrêtera dans sa voie; il donne tête baissée dans le laid et dans l'absurde comme ce bœuf écorné dont parle saint Jérôme pour figurer l'acharnement de la lubricité » (32). Un intime de Courbet, Gros-Kost, a stigmatisé ce même entêtement dans un recueil de souvenirs consacré au peintre, pour évoquer son engagement politique: « La Commune allait de l'avant, *tête baissée, comme un taureau* » (33). L'équation entre l'artiste, son œuvre et la révolution trouve ici une résolution dans la figure du taureau, comme dans la charge zodiacale de Nérac. Dans ses souvenirs, le caricaturiste André Gill parvient d'ailleurs à une conclusion identique: « Inconscient, en effet, il le fut comme un bœuf, dont il avait la redoutable encolure et l'irrésistible coup d'épaule, avec la lenteur du ruminant, le front têtu et dur » (34).

Le portrait physique de Courbet fait ainsi appel à la citation des bovins. Alors qu'il n'est pas encore pourvu de son énorme panse hydropique, Courbet appelle déjà la métaphore du bœuf sous la plume de ses hagiographes. À propos du jeune homme

Les paysans de Flagey revenant de la foire





Les paysans de Courbet vus par Bertall, « Journal pour rire », 7 mars 1851



se lançant à la conquête de Paris en 1840, Lemonnier écrit : « C'est un grand garçon nourri au grand air, vigoureux, souple, et qui a dans l'œil la large paix des bœufs » (35). Dans la même veine métaphorique, Jules Troubat indique : « Courbet, en 1857, était grand, mince, élancé. Sa barbe pointue lui donnait de la ressemblance avec les personnages des bas-reliefs assyriens [...]. Ses yeux étaient grands et doux comme ceux d'un bœuf » (36).


Les Baigneuses


Bertall, *« La terrible Savoyarde », Le journal pour rire, 25 juin 1853*

Au moment de la Commune, Courbet a beaucoup grossi en raison de l'hydropisie incurable dont il souffre. Ses détracteurs s'en donnent alors à cœur joie : « le gros Courbet riait à pleine barbe et secouait sa graisse en disant du mal de Raphaël », rappelle un critique (37). Il faut dire que la valeur contestatrice de la peinture de Courbet se doublait d'une attitude en proie à l'excès permanent : Courbet parle, débat, mange (38), boit... toujours avec démesure. Dans une veine similaire, Vallès ne voyait-il pas Courbet comme un « cheval qui hennit et secoue tout son harnachement dans une heure de rut ou de colère » (39) ?

À mi-chemin entre l'œuvre littéraire et la biographie, l'écrivain Eugène Vermersch composa ces vers : « Les farouches taureaux, dans les vallons du Doubs,/ Quand ils le voient passer, jalousent ses épaules/Comme un Turc il est fort [...] » (40). Dans ce registre, les satiristes de l'année 1871 railleront ou loueront la force animale de ce taureau « qui a vu rouge » et dont les « coups de bélier » obstinés sont parvenus à renverser la colonne Vendôme sur un lit de fascines et de fumier, tant réel que symbolique - tant pour amortir le choc que pour souiller l'effigie de Napoléon.

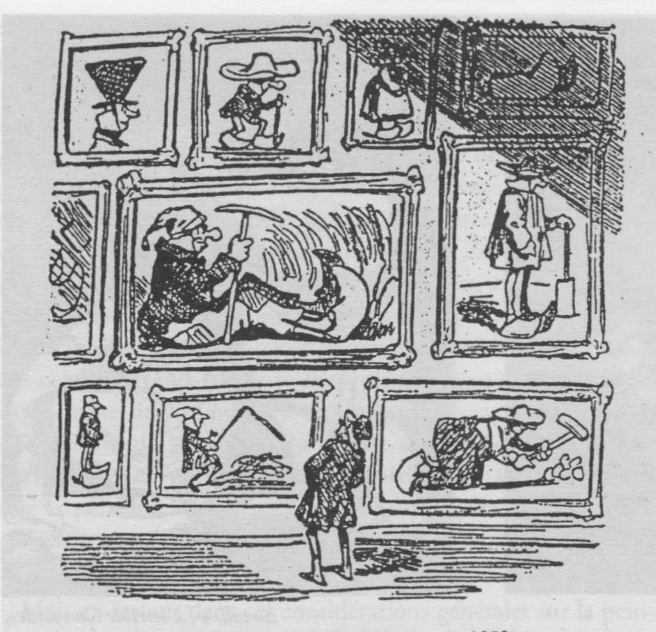
Bœuf gras

Une autre source doit être envisagée pour percevoir la polysémie du Courbet-taureau anticommunard de Nérac. Il s'agit des symboliques et des pratiques culturelles liées aux bovins : bœufs, veaux ou taureaux. On le sait, avec les premiers siècles du christianisme, le taureau est devenu un animal désacralisé et déchu, une créature diabolique, un attribut ordinaire de Satan et de l'Antéchrist : par une extension manifeste, les formes taurines - la tête, les sabots, la queue ou les cornes - entrèrent ainsi durablement dans la composition de créatures hybrides et monstrueuses. Le bestiaire chrétien fait donc du taureau un animal réprouvé, diabolique, sanglant, lubrique, opposé en tous points au bœuf. Ce n'est d'ailleurs vraisemblablement pas un hasard si le caricaturiste anticommunard Nérac fait référence au taureau dans sa charge, à une époque où les adjectifs péjoratifs qualifiant les communards sont des termes tels que « monstrueux », « venimeux », « féroces », « sanguinaires », « ignobles », « vicieux » ou « obscènes » (41)...

L'épisode biblique du Veau d'or (Exode, 32) n'est peut-être pas non plus étranger à cette animalisation de Courbet. En donnant écho aux accusations d'implication de Courbet dans le renversement de la colonne Vendôme, le dessinateur le taxe d'un iconoclasme -ce n'est rien d'autre qu'une idolâtrie inversée - lui valant des poursuites judiciaires, une amende et un emprisonnement.

Mais c'est vraisemblablement le rituel populaire essentiellement parisien du « Bœuf gras » qui a servi de relais à la perception bovine de Courbet sous la plume de Nérac. Dans la deuxième moitié du XIVe siècle, sous le règne de Charles V, le défilé du Bœuf gras devint l'une des plus belles fêtes de Paris. Cette tradition ancienne de la corporation des bouchers faisait parader en grande pompe un énorme bœuf engraissé et enguirlandé pour la circonstance, accompagné de musiciens et de bateleurs. Cette célébration de « l'enterrement de la viande » se déroulait le jeudi - le Jeudi gras - précédant le jeûne du Carême. Ornée de rubans et de fanfreluches, le Bœuf gras portait un enfant sur son dos et était accompagné de garçons bouchers déguisés en sauvages, en Romains, en Turcs, se livrant à des mascarades et des acrobaties. Supprimé par la Révolution française, le cortège parisien du Bœuf gras fut rétabli en 1805 et perdura jusqu'en 1870. Ajoutons qu'à partir de 1825, on prit l'habitude de donner au Bœuf gras le nom de l'œuvre ou de l'événement de l'année écoulée (42). Quel rapport, en ce qui nous concerne, avec la personnalité de Courbet et cette caricature versaillaise de Nérac ?

En 1861, rue Notre-Dame-des-Champs, Courbet décide d'ouvrir et d'animer un atelier destiné aux jeunes artistes parisiens. Jules Castagnary évoquera la nouvelle en ces termes : « [...] voilà qu'un bruit singulier s'élève dans un recoin éloigné de la rive gauche parisienne. Le bruit approche, il grandit. [...] Dans les ateliers, les académies, dans les écoles, du boulevard Montparnasse, au boulevard des Martyrs, il n'est plus question que de lui. Les peintres surpris quittent leur palette à la hâte, les sculpteurs leur ciseau ; on les voit, courant les uns chez les autres, s'abordant dans les rues, se demandant si la rumeur n'est point vaine, si la nouvelle qu'elle apporte est exacte, si Gustave Courbet, l'élève de la nature, le maître peintre d'Ornans, l'auteur de *l'Enterrement*, des *Casseurs de pierre* et des *Baigneuses*, fonde et ouvre école à son tour. [...] C'est une agitation, un mouvement, un va-et-vient comme celui que pré-



EXPOSITION DE PEINTURE EN 1852.
M. Courbet ayant fait école, on ne trouvera en 1852, en fait de peintures, rien que des tableaux représentant des paysans.

sente une fourmilière que le pied d'un bœuf aurait effondrée en passant » (43). Or le premier « modèle » proposé par Courbet est justement un bœuf. Castagnary en témoigne : « Debout sur du foin répandu, l'œil dilaté, allongeant à terre son mufle noir, et balançant sa queue impatiente, un bœuf roux, marqué de blanc, est lié par les cornes à un anneau de fer fortement scellé dans le mur. C'est le modèle. Le noble animal [...] s'agite sur de solides jambes et ne tient guère en position » (44). À l'évidence, cette originalité du modèle de l'atelier va de pair avec la lettre déjà citée du 25 décembre 1861, considérée comme un manifeste du réalisme et adressée par Courbet aux artistes : « Je tiens aussi que la peinture est un art essentiellement *concret* et ne peut consister que dans la représentation des choses *réelles et existantes.* C'est une langue toute physique [...] » (45). Castagnary établit d'ailleurs un lien entre l'ouverture de l'atelier, l'utilisation d'un bœuf pour modèle et la publication de cette lettre-manifeste : « Cette lettre, autant que la fondation de l'atelier même, fut un fait considérable. Philosophes, esthéticiens, critiques, amateurs, plaisants, en firent un vaste thème de conversation, commentaires, aperçus, réflexions, quolibets, qui occupa bientôt Paris. La presse, elle-même, se mit en branle » (46). Et dans ce concert quelque peu scandaleux, le dessinateur Émile Bénassit produit une image intitulée : « Maître Courbet inaugurant l'atelier des peintres modernes » (47). L'artiste y est montré installé à califourchon sur un bœuf, palette et brosse en mains, piétinant les corps des Prix de Rome, à la grande stupeur des Grecs et des Romains, pour inaugurer l'atelier des peintres modernes. Cette scène fantaisiste renvoie clairement à la procession du Bœuf gras, à sa cohue et à ses histrions. En 1871, le caricaturiste Nérac se remémora à coup sûr cette image de Bénassit et cette association, quand il travestit Courbet d'une tenue de bateleur vaguement héritée de l'Antiquité par ailleurs tellement honnie par l'artiste.

La langue du bœuf

Un dernier registre reste à observer maintenant, qui concerne les locutions et les expressions argotiques liées aux bovins, car celles-ci fondent aussi pour partie, dans la caricature de Nérac, l'assimilation dérisoire de Courbet à un taureau. Dans de nombreux textes, la comparaison entre Courbet et un bovin repose sur quelques formules particulièrement imagées qui allient la force à la lourdeur du bœuf - dans les deux cas, la comparaison montre la fatalité de l'artiste engagé en politique ; c'est sa force herculéenne qui le fourvoie dans la Commune et le mène à la prison - permettant de décliner la lenteur d'esprit et la grossièreté d'allure. Le veau est encore présent pour la niaiserie, la paresse, l'indolence et la veulerie qui lui sont ordinairement attachées. Dans plusieurs articles décrivant l'attitude des communards devant le 3ᵉ Conseil de guerre - dont celle de Courbet -, des journalistes raillèrent le peintre en l'accusant de « faire le veau », c'est-à-dire d'être « avachi » sur le banc des accusés où il suait « comme un bœuf » (48). Il semble enfin que les motivations de cette animalisation précise de Courbet soient aussi liées à deux expressions populaires que les adversaires de la Commune ont souvent utilisées pour qualifier cette période de désordre et de chaos - « une vache n'y aurait pas trouvé son veau » - et pour souligner l'incompétence des communards engagés dans un gouvernement fantaisiste : « chacun son métier et les vaches seront bien gardées ». En l'occurrence, il s'agit d'un avertissement donné au peintre Courbet égaré en politique.

C'est donc à la conjonction de ces sources et de ces pratiques, entre le collectif et l'individuel, que cette charge bovine de Courbet par Nérac trouve ses ressorts et son efficacité. Reste toutefois une interrogation : pourquoi le dessinateur n'a-t-il pas opéré une animalisation (au moins partielle) de sa victime, alors que la caricature du XIXᵉ siècle possède ce mode d'altération dans son arsenal d'attaques graphiques ? Faire de Courbet un être hybride, mi-humain mi-taurin, aurait engendré un être monstrueux. Lui conférer une corpulence de bovin ou le doter d'une tête de veau auraient sûrement été source d'effets comiques, d'autant qu'il y avait altération du corps humain et de l'individu. Paradoxalement, l'efficacité de cette animalisation tient à sa dimension textuelle pure, inscrite en regard d'un portrait-charge d'une facture convenue. Par cette économie de représentation du référent bovin, le dessinateur peut alors jouer sur les différents registres que nous avons évoqués, en les suggérant tous dans un objet à structure ouverte. Libre au spectateur de s'interroger afin de décrypter l'image.

Bertrand Tillier

(1) Ce texte est issu d'une communication présentée le 1ᵉʳ février 2001 au colloque « L'Animal en politique », organisé par le CERIEP et les universités de Lyon-II et Lyon-III, sous la direction de Paul Bacot, Olivier Faure et Jean-Luc Mayaud que nous remercions.

(2) Nous ne revenons ni sur les circonstances de cet événements ni ses conséquences, et renvoyons à Jules Castagnary, *Gustave Courbet et la colonne Vendôme*, [1883], édition présentée et annotée par Bertrand Tillier, Tusson, Du Lérot, 2000.

(3) Sur cette imagerie satirique de Courbet et de la commune, cf. Bertrand Tillier, « Courbet, Commune, colonne : le peintre déboulonné par la caricature », in cat. expo. *Gustave Courbet et la Commune*, Paris, musée d'Orsay, 2000, pp. 81-102.

(4) Nous ne disposons d'aucune information sur ce dessinateur qui signa aussi quelques planches sous le pseudonyme de Xiat.



André Gill, « Le Salon pour rire », 1868

(5) Série de 12 planches lithographiées et réhaussées au pochoir, Deforet et César éditeurs. Cf. Jean Berleux, *La Caricature politique en France pendant la guerre, le Siège de Paris et la Commune*, 1870-1871, Paris, Labitte-E. Paul, 1890, pp. 137-138.

(6) Cf. Ernst. Gombrich, L'Art et l'illusion, [1959], Paris, Gallimard, 1996. Voir aussi, du même auteur, Méditations sur un cheval de bois, [1963], Mâcon, Éditions W, 1986. Dans un livre d'entretiens (Ernst Gombrich et Didier Éribon, *Ce que l'image nous dit*, [1991], Paris, Diderot éditeur, 1998, pp.81 sqq.), Gombrich revient encore sur cette notion d'une « écologie de l'image ».

(7) Conservée à Besançon, Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie, cette toile est la seconde version réalisée en 1854-1855 d'une œuvre similaire disparue après le salon de 1850-1851.

(8) Cf. Jean-Luc Mayaud, « Une « peinture d'histoire », *Les paysans de Flagey revenant de la foire*, in cat. expo. *Gustave Courbet et la Franche-Comté*. Besançon, Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie, 2000, pp.53-57.

(9) In La Presse, 15 février 1851. Repris in Théophile Gautier, *Courbet, le Watteau du laid*, édition présentée par Christine Sagnier, Paris, Séguier, coll. « Carré d'Art », 2000, p. 33.

(10) Cf. Jean-Luc Mayaud, « Une « peinture d'histoire »...», op. cit

(11) Cette œuvre de 1852 est conservée à New York, Metropolitan Museum of Art.

(12) In *La Presse*, 11 mai 1852. Repris in Théophile Gautier, Courbet, *le Watteau du laid*, op. cit., p. 41.

(13) Cette toile de 1867 est conservée à Paris, musée du Petit Palais.

(14) Voir la caricature de ce tableau produite par Henry Oulevay, in *La Parodie*, 4 juin 1869.

(15) Cette charge de Bertall a paru dans *Le Journal pour rire*, 7 mars 1851.

(16) Cette caricature de Bertall a été publiée dans *Le Journal pour rire*, 16 avril 1852.

(17) Cette planche de Quillenbois a paru dans *l'Illustration*, 21 juillet 1855.

(18) In *Le Journal pour rire*, 7 mars 1851.

(19) Cette caricature de Cham a été publiée dans la *Revue comique du Salon de 1851*, p. 16.

(20) Cf. Quillenbois, « La peinture réaliste de M. Courbet », *l'Illustration*, 21 juillet 1855.

(21) Cette toile de 1853 est conservée à Montpellier, musée Fabre.

(22) Cette toile de 1853 est conservée à Montpellier, musée Fabre.

(23)Edmond About, *Voyage à travers l'Exposition des Beaux-Arts*, 1855. Repris in Pierre Cailler, *Gustave Courbet raconté par lui-même et par ses amis*, 2 vol. Lausanne, La Guilde du livre, 1948-1950, vol.1, pp. 117-118.

(24) Émile Zola, « Prouhon et Courbet », *Mes Haines*, 1866. Repris in Pierre Cailler, Gustave Courbet raconté..., op. cit., vol.2, p. 236.

(25) Cette caricature a paru dans *le Journal pour rire*, 25 juin 1853.

(26) Cette œuvre de 1853 est conservée à New York, Metropolitan Museum of Art.

(27) L'anecdote a été rapportée par Philippe De Chennevières, *Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts*, II, in L'Artiste, 1885, P. 15.

(28) In La Presse, 8 août 1849. Repris in Théophile Gautier, *Courbet, le Watteau du laid*, op. cit., p. 17. Je souligne dans le texte.

(29)In *L'Événement*, 11 mars 1866. Repris in Pierre Cailler, *Gustave Courbet raconté...*, op. cit., vol. 2, P. 230. Je souligne dans le texte.

(30) In *Les Artistes français*, 1861. Repris in Pierre Cailler, *Gustave Courbet raconté...*, op. cit., vol.1, p. 28. Je souligne dans le texte.

(31)*Ibidem*, vol. 1, p. 26. Je souligne dans le texte.

(32) *Ibidem*, vol. 1, p. 57.

(33) Gros-Kost, Courbet, souvenirs intimes, [1880], Neufchâtel, Ides et Calendes, 1994, p. 142. Je souligne dans le texte.

(34) André Gill, Vingt années de Paris, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, Paris, 1883, p. 157.

(35) Camille Lemonnier, *Gustave Courbet et son œuvre*, [1878]. Repris in Pierre Cailler, *Gustave Courbet raconté...*, op. cit., vol.1, p. 73.

(36) Jules Troubat, Plume et pinceau, [1878]. Repris in Pierre Cailler, Gustave Courbet raconté..., op. cit., vol.1, p. 129.

(37) Cité par Pierre Cailler, *Gustave Courbet raconté...*, op. cit., vol. 1, pp. 249-250.

(38) Castagnery a raconté un déjeuner à la Brasserie Andler: « Le déjeuner fut long. Courbet mangeait lentement comme les paysans et les bœufs ». Cité par Pierre Cailler, *Gustave Courbet raconté...* Gustave Courbet raconté..., op. cit., vol. 1, p. 151.

(39) In Le Gil Blas, 9 mai 1882. Repris in Pierre Cailler, Gustave Courbet raconté... op. cit., vol. 1, p. 14.

(40) Eugène Vermersch, « Tableau », Les Binettes Rimées, Paris, Aux Bureaux de L'Image, 1868, pp.39-40.

(41) Cf. Paul Lidsky, *Les écrivains contre la Commune*, Paris, Francois Maspero, coll. « Fondations », 1982, pp. 149-158. *L'ouvrage a été récemment réédité (Paris, La découverte, 2000).*

(42) Sur les Bœufs gras, cf. Arnold VanGennep, Manuel de Folklore français contemporain, Paris, Éditions A. et J. Picard, 1947, I/3/1, PP. 956-958

(43) In « Courbet, son atelier, ses théories », Les Libres propos, [1864]. Repris in Pierre Cailler, *Gustave Courbet raconté...*, op. cit., vol. 2, p. 200.

(44) *Ibidem*, pp. 202-203.

(45) *Ibidem*, pp. 205-206.

(46) *Ibidem*, pp. 207-208.

(47) Cette charge a paru dans *Le Boulevard*, 1862. Cette caricature est reproduite par Charles Léger, *Courbet selon les caricatures et les images*, Paris, Paul Rosenberg éd., 1920, p. 45.





La France et l'Aïr

Paris Dakar 2000. Des chasseurs au faucon, des terroristes? La menace d'attaque du Paris Dakar était-elle réelle? Nous ne le saurons certainement pas avant un bon bout de temps, secret défense oblige. Les services de renseignements français et l'observation satellite ont fait que le rallye dut emprunter un pont aérien mis en place pour la circonstance en 3 jours. Le Rallye ne traverserait pas le Niger, ni l'Aïr, ni le Ténéré. Juste 5 jours après les supposées menaces, tous les concurrents, l'assistance et les journalistes étaient prêts pour un nouveau départ en Lybie. L'opération aura coûté 30 millions de francs! Souhaitons que pour la prochaine catastrophe humanitaire nous soyons aussi diligents et puissions mobiliser autant de moyens en si peu de temps.

Les sources de ce récit ont deux origines, la première les Archives du CMIDOM (Centre militaire d'information et de documentation sur l'Outremer), la seconde les archives familiales du malheureux héros de cette aventure. C'est en cherchant dans les Archives du CMIDOM, que le nom de Gisselbrecht. m'apparut. Ce nom, peu répandu, me fit demander à un collègue ainsi nommé s'il existait un lien de parenté. Les documents qu'il me remit m'en apportèrent la preuve. Ce récit toujours d'actualité évoque le problème de la prise de conscience d'une unité nationale. L'image des Touareg variera au cours du temps, pilleurs, meúrtriers de Charles de Foucauld en décembre 1916, fiers et beaux, une légende est en train de naître.

Le Sénoussisme est la philosophie d'une congrégation musulmane fondée en 1835 par Cheikh Es-Senoussi qui prêchait la guerre sainte contre les Européens. Principalement établis en Lybie, soutenue par l'Allemagne et l'Italie, cette confrérie est à l'origine des troubles qui secouèrent le Sahara au début du 20e siècle.

L'Aïr est un massif montagneux situé au nord-est du Niger, refuge éternel des guerriers Touareg après les rezzous. Les montagnes sont caractéristiques et rappelles un pain de sucre, une pince de crabe, une selle de chameau ou une tête de vautour. Les oasis de Timia et Iférouane assurent le ravitaillement en produits frais.

Kaossen, premier résistant moderne

La France est en guerre, la force noire est en cours de mobilisation et le ministère revoit les effectifs des postes sur l'ensemble des colonies. Les confins du désert n'échappent pas à la règle et les poste du Sénégal, du Soudan, du Niger se doivent de fournir leur quote-part d'effectif. Le territoire militaire du Niger a été fondé en 1905 et Agadez ne sera définitivement occupée qu'en 1906. La pacification du territoire est loin d'être terminée et de nombreux Touaregs, écoutant les Sénousssistes ont émigré, refusant de subir la loi des Français. A l'instigation des Allemands et des Turcs, ils doivent créer un front africain afin de limiter l'envoi de troupes coloniales sur le front européen. Ils trouvent refuge en Lybie, notamment au Fezzan frontalier de l'Algérie et du Niger et en Tripolitaine. Kaossen réussit son premier exploit, il fédère une grande partie de la nation targuie: les Kel Ajjer venus de Ghat, les Kel Gress, les Oulliminden, les Kel Ewey des Kel Ahaggar et des Chaamba.

En 1916, Agadez n'est qu'un simple fortin, un vieux blockhaus, deux cases,

Le Sénoussisme est la philosophie d'une congrégation musulmane fondée en 1835 par Cheikh Es-Senoussi qui prêchait la guerre sainte contre les Européens. Principalement établis en Lybie, soutenue par l'Allemagne et l'Italie, cette confrérie est à l'origine des troubles qui secouèrent le Sahara au début du 20e siècle.

un magasin et un puits. Le système défensif est ridicule et quasi inexistant. La garnison composée de 44 tirailleurs ne possède que deux mitrailleuses. Le 13 décembre 1916, le poste commandé par le capitaine Sabatié connaît sa première attaque. Kaossen possède des armes italiennes modernes volées au Fezzan lors d'un précédent raid contre les Italiens, un canon de 65 mm et des fusils à tir rapide. Les assauts sont journaliers mais pas décisifs, et laissent le temps à l'armée française de mobiliser des troupes et de préparer une colonne de secours.

Un courrier prémonitoire

zinder, le 7 Février

Mon cher Charles,

J'ai reçu ta carte du 8 décembre ainsi que la photo. Je voulais t'écrire plus tôt pour t'en remercier mais je n'ai eu tous ces jours derniers même pas une minute de répit: j'étais noyé dans la paperasse. Les événements dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre m'ont donné énormément de besogne. Je quitte Zinder demain matin avec une colonne qui doit opérer contre les Touareg de l'Aïr (massif montagneux situé au centre du Sahara). Cette expédition sera un peu fatigante Je dois faire la route à dos de chameau, mais elle sera par contre fort intéressante pour moi au point de vue du métier. Je dis à nos parents que je pars en tournée de deux mois avec le colonel commandant le territoire. Ne leur écris rien à ce sujet: il ne faut pas les effrayer. Je ne rentrerai pas à Zinder avant trois ou quatre mois. Je t'écrirai le plus souvent que je pourrai… ton petit frère ».

La colonne se met en marche le 8 février au 50ème jour du siège et comprend trois compagnies de tirailleurs, trois sections de mitrailleuses, une section de méharistes et des cavaliers soit environ mille homme. La route est longue, la colonne lourde à manœuvrer: pour ravitailler en eau et abreuver les bêtes, il ne faut pas moins de deux jours… Kaossen tente de bloquer la colonne au sud d'Agadez, mais son action échoue.

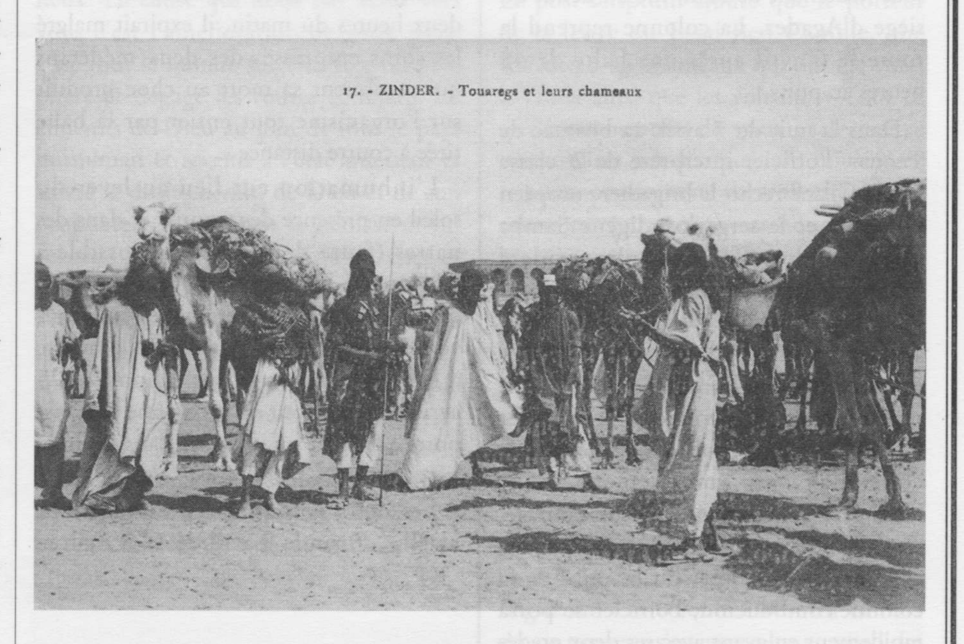
Finalement la colonne de secours partie de Zinder arrive le 3 mars, 72 jours après le début du siège.

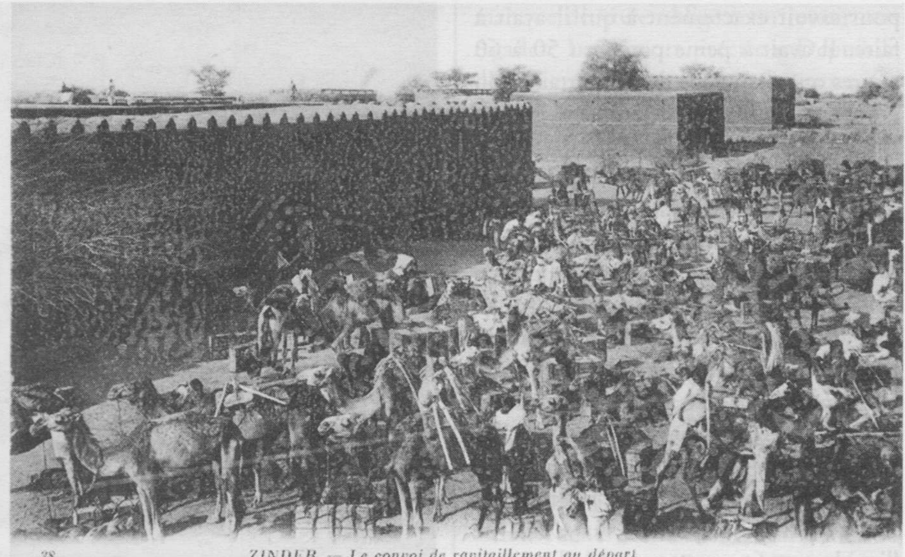
« Dès l'arrivée à Agadez de la colonne de secours le commandement se préoccupe de s'entourer de renseignements pour garder le contact de l'ennemi et aiguiller, dès que l'arrivée de ravitaillement les rendrait possible, les futurs mouvements de la colonne. Différents individus furent envoyés secrètement sur les traces des rebelles; ils purent circuler assez facilement en se faisant prendre pour des fuyards d'Agadez. D'autre part nos ennemis envoyèrent des émissaires rôder autour du poste dans le but de surprendre nos intentions et d'éventer nos mouvements, quelques uns d'entre eux furent pris par des patrouilles de cavaliers et de méharistes qui circulaient constamment à plusieurs kilomètres du poste. Enfin, quelques femmes de tirailleurs enlevées par les rebelles à leur arrivée à Agadez, et évadées de leurs mains rallièrent le poste. Des renseignements recueillis par ces différentes sources purent donc être facilement recoupés et au bout d'un temps très court la situation de l'AÏr était connue à peu près dans presque tous ses détails et se présentait comme suit: »

La poursuite dans l'Aïr

Kaossen et Tegama, suite à l'entrée des troupes françaises dans Agadez, prennent la fuite et se réfugient à Tamaziak à 120 km au nord ouest d'Agadez. La harka regroupe environ 800 hommes armés de fusils à tir rapide, a deux mitrailleuse et un canon. Le nombre des munitions est considérable.

Les tribus de l'AÏr quant à elles, semblent attendre l'issue de la confrontation et vouloir se rallier au plus fort. Deux colonnes sont formées pour entamer la poursuite à partir du 31 mars. La colonne Mourin remonte la vallée de Tiloa pour gagner la zone montagneuse. Des liaisons sont établies avec la colonne Berger à l'aide de fusées éclairantes. La


17. - ZINDER. - Touaregs et leurs chameaux


38 ZINDER. — Le convoi de ravitaillement au départ

Kaossen ag Kedda est né vers 1880 soit dans l'Aïr soit dans le Damergou. Il est de la fraction Ikazkazen des Touareg Igerzawen, dont le chef fut tué en 1905 lors de la bataille de Taghawaji. Il suit les exilés suite à cette défaite vers le Tagama. C'est un habile meneur d'hommes qui se fixe comme but de libérer son pays de l'occupation étrangère. Il va organiser les exilés touareg en une troupe quasi militaire. On le trouvera dans l'Ennedi, au Darfour, au Borkou où il se met au service des Turcs. Nous le trouvons dans l'Aïr en 1917.

progression est difficile, le relief, le manque d'eau et de pâturages pour les animaux obligent à des précautions nombreuses et à des arrêts multiples. Les accrochages sont fréquents et dans les bagages de l'un des « arabes tués », il sera retrouvé la tunique et les décorations du sous-lieutenant Soudan, tué au début du siège d'Agadez. La colonne reprend la route le 6 avril après une halte de 48 heures au puits.

Dans la nuit du 7 avril, au bivouac de Teouar, l'officier interprète de 2e classe Emile Gisselbrecht, le brigadier européen Gueguen et le sergent indigène Samba Comsciombo effectuent une ronde à l'intérieur de la ligne des sentinelles. A un moment donné, la patrouille croit apercevoir un groupe qui cherchait à se dissimuler dans l'ombre d'un buisson pour gagner le bivouac. « Il fit crier Halte-là par la sentinelle, mais le groupe continua son mouvement sans répondre... n'écoutant que son courage, et voulant éviter toute erreur rendue possible par la proximité du bivouac de la colonneTombouctou, l'officier se porta rapidement en avant avec ses deux gradés pour savoir exactement à qui il avait à faire. Il avait à peine parcouru 50 à 60 mètres que des coups de feu partaient du groupe et qu'il tombait la cuisse gauche fracassée par une balle de petit calibre. Les deux gradés qui l'accompagnaient ouvrirent aussitôt le feu sur le groupe ennemi qui disparut dans l'ombre après avoir riposté par une dizaine de coups de fusil. Le brigadier européen prétend aussi que l'un des hommes du groupe est tombé et a été emporté par ses camarades, mais aucune trace n'a pu être relevée sur le terrain fort rocailleux où a eu lieu l'engagement ».

Le Médecin-major Theleme et l'aide major Gaffiero se portent sur le lieu de l'incident et font transporter le blessé au bivouac où il put donner quelques détails sur l'escarmouche.

« Il ne se faisait d'ailleurs aucune illusion sur la gravité de sa blessure et malgré les encouragements qui lui étaient prodigués, répéta plusieurs fois, Que dieu ait pitié de moi ; je me sens perdu ».

« Soumis à l'action du chloroforme pour l'examen et le pansement de sa blessure, il eut encore la présence d'esprit d'évoquer le souvenir de sa famille... »

Le pansement eut lieu moins d'une demi-heure après le coup de feu, la blessure fut jugée fort grave, le fémur ayant été fracassé, mais cependant aucune artère n'étant lésée, elle ne paraissait pas mortelle.

« Dès son réveil du chloroforme Monsieur Gisselbrecht se plaignit de violentes douleurs et d'un froid excessif malgré qu'il fût enveloppé de plusieurs couvertures et que la température fût à peine fraîche. Il s'affaiblit rapidement et vers deux heures du matin, il expirait malgré les soins empressés des deux médecins qui attribuent sa mort au choc produit sur l'organisme tout entier par la balle tirée à courte distance ».

L'inhumation eut lieu au lever du soleil en présence des troupes et dans des nattes (faute de cercueil impossible à fabriquer). Le corps fut placé dans un caveau formé de pierres plates et recouvert d'autres pierres plates pour le mettre à l'abri des fauves. Il fut exhumé le 25 avril lors du retour de la colonne et transporté à Agadez où il repose dans le cimetière du poste.

Les deux colonnes reprennent leur marche, Onan le 9 avril, le 12 à Agirou.

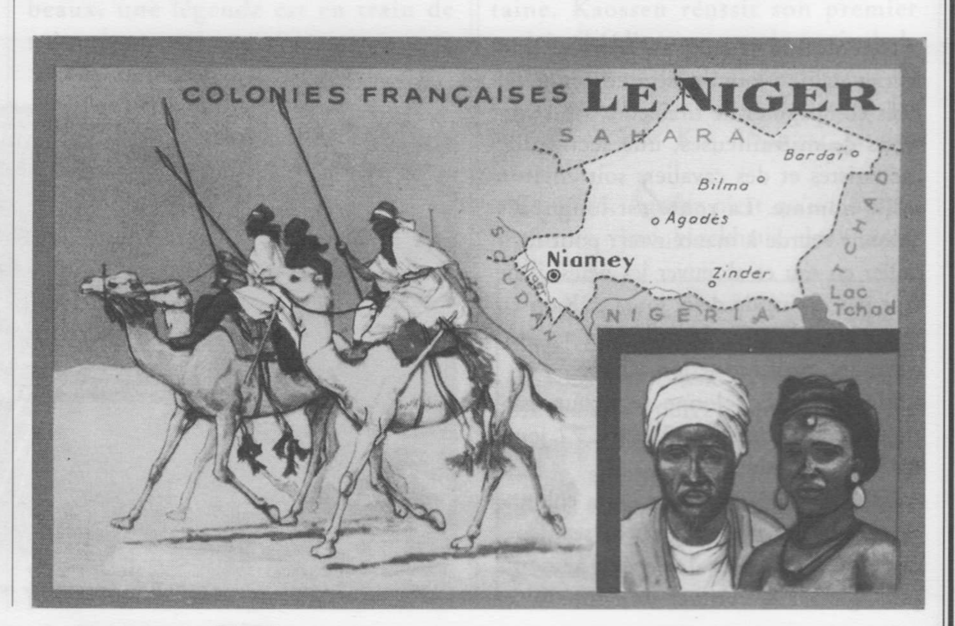


Chefs haoussas de la région de Tahoua

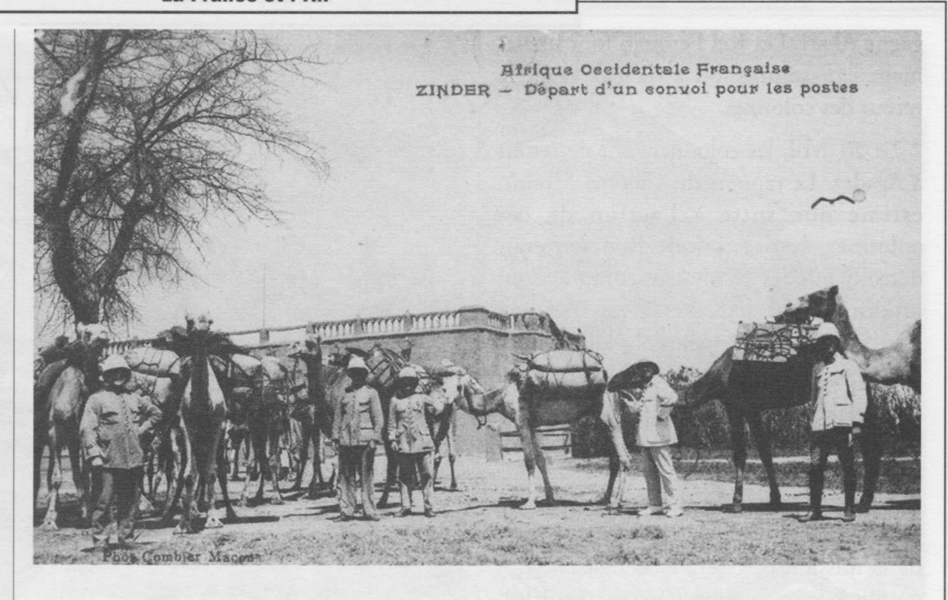
Un nouvel accrochage accueille les militaires à l'entrée du passage de Ter'Azert. Les 2e et 8e compagnies entrent en action et tentent de forcer le passage par les crêtes. La mitrailleuse de Kaossen est rapidement détruite alors que le canon lui est impossible à localiser. En fin de journée, l'emplacement de la mitrailleuse et atteint et 2000 cartouches sont trouvées.

Les Senoussistes fuient rapidement vers le nord...

Le rapport du colonel Mourin estime le nombre de combattants touaregs entre 700 et 800 et leurs morts ou blessés à environ 50. Les pertes de la colonne sont



de 7 tués et 7 blessés. Le puits d'Abarakan est atteint à 22 heures. Les colonnes progressent vers Timia, le village sera détruit le 16 avril après la découverte d'une lettre appelant à la guerre sainte.



« Louanges à Dieu,

Au grand au meilleur de nos frères, le chef Ar'Ambellou et toute sa tribu et ceux des musulmans qui sont avec eux - que Dieu les unisse amen - le salut soit sur vous et la clémence de Dieu le très haut et aussi sa bénédiction. Nous demandons de vos nouvelles, de tous ceux qui habitent avec vous et de ceux qui circulent autour de vous... nous sommes envoyés de la part du très grand notre seigneur Si Mohamed Abed Cheriff... Il nous ordonne de faire lever les gens ou que les musulmans fassent la guerre suivant la voie droite et les paroles de la religion. Soyez unis tous ensemble par les liens au nom de Dieu par les liens les plus étroits, ne faites que le bien et empêchez le mal, n'ayez pas de discordes entre vous, et ne vous pillez pas. Montrez vous égaux dans le bien pour la tranquillité générale et que vos routes soient sûres pour que les musulmans restent dans le repos et le village dans le calme. Cessez vos convoitises et suivez la voie de Dieu. Nous espérons qu'au moment où vous recevrez ce courrier, vous réfléchirez et préparerez vos affaires sans faute, sans vous disputer pour vous séparer des infidèles [...] Nous nous arrivons par la volonté de Dieu et selon l'ordre de notre chef pour améliorer votre pays. Nous apportons beaucoup de force, des munitions, un canon, une mitrailleuse, des soldats exercés et habitués aux victoires sous les drapeaux très nobles des saints lieux. La cause qui nous fait venir vers vous c'est l'amélioration de votre pays. Que tout le monde suive la voie du prophète et dégage les routes et rejette les ennemis de Dieu au loin de tout le pays musulman et revenir à l'état antérieur et suivre le droit chemin de Dieu et de son prophète. - Que Dieu le bénisse et lui accorde le salut. - n'ayez qu'un chef et soyez unis, nous vous disons levez vous avec tout votre cœur [...] Réfléchissez bien ô gens nous sommes ses propres envoyés pour vous conduire dans la voie droite et administrer votre pays [...] recevez le salut de la part du serviteur de la confrérie très élevée très noble très sainte de Senoussia. Le gouverneur du Fezzan et des contrées de l'ouest et du sud, le chef Mohammed Kaossen Ben Mohamed Wan Tigidda des Ikaskazan. A la date du quinzième jour de Moharem ». Le post-scriptum ajoute que le porteur de la lettre est Essai Ben Camille, que Kaossen à les chameaux qui ont été volés à Timia ainsi que les voleurs, « Tout ce que nous venons de vous parler ne se renouvellera pas dès que vous nous aurez rejoints, personne ne vous touchera, personne ne vous volera car nous sommes les envoyés de notre chef pour la conduite de vos affaires, la quiétude des musulmans et la protection de tout côté et à Dieu appartient le reste ».

L'intendance ne suit pas

Kaossen et Tegama ne sont plus ensemble, le premier est parti vers l'ouest, le second est dans les monts Baguezan. Les colonnes Mourin et Berger ne peuvent s'engager plus au nord. Le manque de vivre oblige à un retour vers Agadez. Le rapport précise « Depuis le départ on rationne les indigènes pour permettre de rester quarante jours dehors. C'est un maximum qu'on ne peut dépasser car les tirailleurs qui font preuve d'une endurance remarquable dans ce pays très montagneux et peu pourvu en points d'eau où ils fournissent des marches journalières de 30 kilomètres par une chaleur énorme, fatiguent beaucoup et ont besoin d'une nourriture suffisante ».

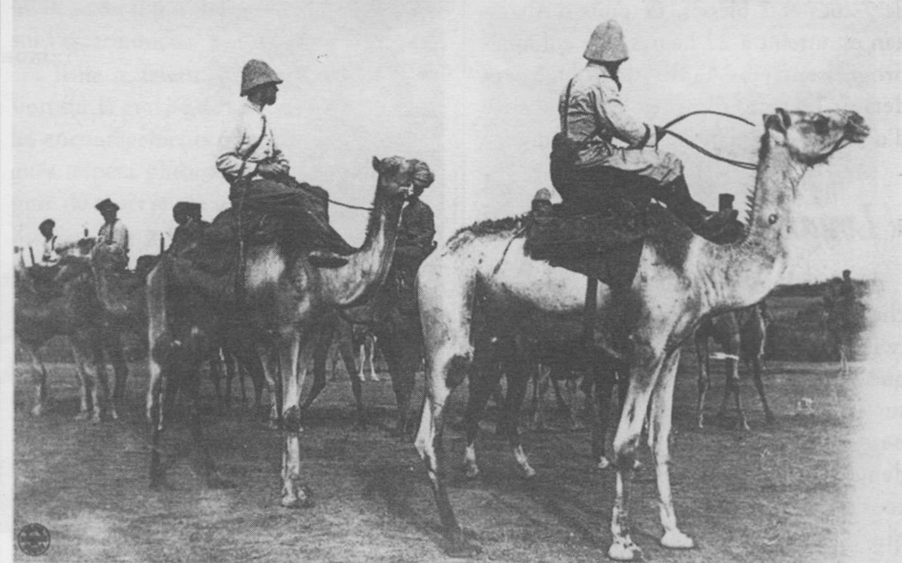
La colonne Berger quitte Abarakan le 17, la colonne Mourin le 19 prend la direction d'Oman. Rencontrant quelques escarmouches sur le chemin du retour, la colonne brûle le village de Tassessat et


11 Exercices des gardes-cercle, devant le Cercle de ZINDER.

gagne Akari. Les Kel Ferouan font finalement leur soumission à Agadez avant le retour des colonnes.

Le 30 avril, les colonnes sont de retour à Agadez. Le rapport du Colonel Mourin estime que suite à l'action de ces colonnes, le prestige de Kaossen était détruit, que les résultats escomptés sont atteints même si Kaossen est toujours libre des ses mouvements. La plus grosse difficulté rencontrée par les colonnes a été l'approvisionnement obligeant les tirailleurs à marcher le ventre vide ou incomplètement garni par des rations réduites à l'extrême. Les chameaux ne résistant pas au manque d'eau, le rapport de la mission précise « il serait facile [...] d'utiliser les nouveaux tracteurs Latil [...] porteur de charges utile de trois, quatre ou cinq tonnes... ».

L'analyse politique et militaire ne fait pas apparaître la stratégie de Kaossen. Celui-ci en effet évite toujours l'assaut frontal avec les troupes françaises déjouant les souhaits des militaires français, il mène des actions de guérilla en organisant des raids dans des régions éloignées pour se procurer des vivres et perturber les arrières de l'ennemi. Il semble avoir acquis une vision moderne des luttes de libération. Il reste cependant tributaire des chefs de clan traditionnels et des comportements « guerriers » de ses chefs de guerre. Il met en place un service de renseignement important qui collecte les informations et les limites des forces adverses. Le blocus imposé par


Au Soudan Français — Agrandissement d'un cliché de Vérascope

l'armée française sur les villages du sud, l'empêchant de s'approvisionner, l'obligera à fuir vers le Fezzan en 1918 après une traversée du Ténéré. Il sera pris par les ottomans turcs le 5 janvier 1919 et exécuté. Tagama sera pris par les troupes françaises et interné à Agadez où il mourra en 1930.

Manipulé par les Allemands et les Turcs? Indépendantiste? Kaossen chercha toujours la liberté de son pays, son adhésion à la Sénoussiya ne semble être qu'un moyen d'y parvenir en trouvant hommes et armes pour réaliser son rêve.

La colonisation du pays targui apporta de grandes modifications sociologiques parmi les nomades. La lutte armée de ces dernières années y trouve certainement ses origines.

Jean-Michel BERGOUGNIOU

(1) Inventaire des Archives du CMIDOM, Jean Nicot. Le CMIDOM est implanté à Fréjus après avoir été longtemps implanté à Versailles

(2) Agadez est souvent orthographié Agadès.

(3) Il s'agit de Mohamed Soltane Ben Seleb, un jeune tripolitain très riche, qui avait financé Kaossen et l'avait suivi dans ses campagnes.

(4) Alors qu'il n'avait été emmené que 30 jours de vivres.



1188. Afrique Occidentale - SOUDAN — TOMBOUCTOU
La bande à Chebboun (Touareg)

Bibliographie.

- Étude sur les Touaregs sédentaires de l'Imanan et du Tagazza CMIDOM 15h40 dossier 3.

- Le recrutement touareg en Aïr (1909) CMIDOM 15h40 dossier 4.

- Rapports d'opérations sur la pacification de l'Aïr et le siège d'Agadès; journal de poste d'Agadès, journal de marche de la colonne de secours d'Agadès et de la colonne de l'Aïr CMIDOM 15h44 dossier 2.

- Rapports sur le combat d'Adrimougna ayant amené la capture de Tegama CMIDOM 15h44 dossier 3

Archives privées

- Télégramme Officiel du 9 mai 1917 annonçant la mort de Emile Gisselbrecht.

- Lettres d'Emile Gisselbrecht.

- Rapport du Colonel Mourin au sujet de la mort de l'officier interprète Gisselbrecht.

- Grands sahariens Philipe Decraene François Zucarelli L'aventure coloniale de la France Denoël.



Les trois nasses du Monde. Cette gravure date de l'époque Louis XIV. La vie y est symbolisée par trois grandes nasses en osier où se pressent des gens de toutes conditions. La première représente *La Chicane*; la deuxième *Le Cabaret*; la troisième *Le Borderl*. Tous ceux qui sont entrés dans l'une ou l'autre de ces nasses en sortent pour entrer à l'hôpital qui se voit à l'arrière plan.

A l'entrée de la troisième nasse, une accorte courtisane, largement décoltée, appelle les clients et les invite à entrer : le sixain qu'on lit au dessous nous avertit du sort réservé à ceux qui se sont laissés prendre à ses pipeaux :

Ceux-là plein de lubricité
Porte leurs biens et leur santé
Dans ma puante crevasse.
Mais après le plaisir brutal
Ils sortent poivrez de la Nasse
Et vont suer à l'hôpital.

Il y a 500 ans:

La grande terreur du "mal nouveau"

L'épidémie de syphilis qui déferla sur l'Europe à la fin du Quinzième siècle terrorisa les contemporains par sa violence et sa soudaineté. En 1502, l'historien renommé, Sabellicus, estimait que le vingtième de l'humanité était atteint du mal. Dans plusieurs pays comme l'Asie mineure, ou l'Amérique centrale le cinquième ou même le quart de la population en serait victime..

Pour expliquer ce fléau, assimilé à une nouvelle forme de peste, les esprits invoquaient à l'origine l'intervention d'une force surnaturelle. L'homme trouve toujours plus simple de rapporter à une puissance supérieure les faits qu'il ne peut expliquer. Les astrologues attribuaient ce mal à l'influence des planètes, et en particulier à la conjonction funeste de Saturne et de Mars. A cette époque on pensait que les fléaux tels que la guerre, la famine et la peste ne se déchaînaient sur l'humanité que par l'intervention de la volonté divine et des influences sidérales.

Les populations frappées par ce fléau inconnu désertaient les lieux où il apparaissait; ils abandonnaient les malades sans leur porter secours. Être affecté de syphilis était considéré alors comme un malheur et non comme une faute. La vierge était invoquée, il y avait même une messe pour les vérolés: la messe de Saint Job.

La maladie n'épargnait aucune condition sociale. Les hommes étaient tous égaux devant elle. On cite parmi les plus illustres victimes: le pape Alexandre VI et son entourage; le cardinal Borgia; le roi François 1er; le cardinal de Silésie; les évêques de Brandebourg, de Cracovie, de Halberstadt, de Minden, de Hongrie ainsi que le célèbre corsaire Barberousse. Ecclésiastiques, hommes de guerre, nobles et marchands lui paient un lourd tribut.

En 1520, Erasme écrivait dans son ouvrage De lingua, sive de linguoe usu et abusu: « Si l'on me demande quelle est de toutes les maladie celle qui extermine le plus d'hommes, sans hésitation je répon-



La Vierge invoquée contre le Mal Français

drai : c'est ce mal qui depuis quelques années fait rage impunément… Quelle contagion s'est jamais étendue aussi vite à toutes les contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ? Quelle contagion s'empare ainsi du corps tout entier, résiste à autant à l'art médical, s'inocule aussi facilement, torture si cruellement le malade ?… Elle réunit à elle seule tout ce qu'il y a d'effroyable dans les autres contagions : douleurs, infection, danger de mort, traitement pénible et répugnant, qui, portant, n'amène pas une guérison radicale. »

La Faculté pensa alors que le mal n'est somme toute qu'une punition et que toute invention prophylactique dont l'objet serait d'ajouter à l'attrait naturel du vice celui de l'impunité serait illicite. Le célèbre chirurgien Ambroise Paré considéra de son côté que la vérole était un fléau inventé par l'ire de Dieu pour réfréner la lascivité du genre humain.

Enfin, on prend conscience que la syphilis constituait une des premières maladies sociales qu'il importait de combattre.

Le mal français

Ce « mal nouveau » que les Français appellent mal napolitain, est connu dans d'autres pays sous le nom de mal français, sous prétexte que le roi Charles VIII en serait le responsable.

En effet, le roi Charles VIII avait décidé de conquérir le royaume de Naples sur lequel il prétendait avoir des droits. Il emmena, en avril 1494, une armée de 60 000 hommes, attend quelques mois à Lyon la fin des préparatifs. Parti le 1erseptembre par Grenoble, il fait son entrée à Rome le 31 décembre. Il entra à Naples le 22 février 1495. Il en part le 21 mai, y laissant quelques troupes. Accompagné de 12 000 hommes, il arriva à Rome le 1er juin et le 6 juillet, remporta à Fornoue la victoire qui sauva l'honneur de ses armes. Cette campagne avait duré près d'une année ; c'est à elle qu'on fait remonter l'introduction de la syphilis en Italie et c'est de là que la maladie est appelée mal français.

Est-ce l'armée française qu'il faut accuser d'avoir apporté la syphilis en Italie ? Certainement pas, puisque la maladie était décelée dès 1493 en Italie, et que la première gravure illustrant cette maladie : L'homme atteint de grosse vérole, attribuée à Albert Dürer est datée de 1490. C'est donc probablement l'arrivée massive des troupes françaises en Italie qui provoqua l'explosion de la maladie à laquelle les Napolitains donnèrent le nom de mal français.

Mercure ou Gaïac ?

Les premières victimes de ce mal mystérieux sont la proie des charlatans et des guérisseurs sans scrupules, car les moyens traditionnels de l'antique médecine ayant cours au Moyen-Âge s'avèrent totalement inefficaces. On sait que le célèbre corsaire Barberousse absorbait, pour se soigner, des pilules contenant du

Rondeau d'ung paovre verollé (1540 ?)

Par toy verolle deshonneste
Je suis des piedz jusques à la teste
Tout nud pres d'ung grand feu graissé
Eschauldé, bouilly, fricassé,
Sans mercy moins que d'une beste.

Et si je me plains et regrette,
Mon barbier s'en rit et delecte
Quoy que je suis demy trepassé
Par toi verolle
Et après (ce faict) on m'appreste
Ung lict chault où fault que je mette
Troys heures le corps renversé
Si couvert de draps et pressé
Que je brusle pis que allumette
Par toi verolle.

La préparation et l'absorption du bois de gaïac contre le mal vénérien





« L'homme atteint de grosse vérole » est le plus ancien document iconographique relatif à la syphilis. Albert Dürer.

vif-argent (mercure) dont il tenait la formule d'un médecin juif. Introduit dans la thérapeutique par les médecins arabes, ce médicament qui lui réussit si bien, allait occuper dans l'avenir une place privilégiée. Toutefois, nos médecins hésitèrent longtemps avant de l'adopter définitivement, car elle était jugée fort dangereuse pour les patients. Les « mercurialistes « étaient traités de Maitres ,nés par ceux qui conseillaient encore les médications lénitives, les purgatifs, les clystères, les bains, la sudation, voire la saignée aux deux bras « pour rendre fluide l'humeur épaisse ».

Pendant ce temps, un illustre vérolé, Gonzalve Ferdinand d'Oviedo, gouverneur des Indes occidentales, démontra sur lui-même la vertu curative d'une précieuse plante, se guérissant d'une



L'Espaignol affligé du Mal de Naples. Gravure au Burin du XVIe siècle

forme de cette maladie réputée incurable. Il s'agit du bois de gaïac, plante originaire de Saint-Domingue : « La décoction de cette plante prise en boisson, soulagera les membres débauchés accablés de cette maladie ».

En fin de compte, vif-argent et gaïac furent presque toujours associés. Le malade suivait une cure rude et pénible. Il était confiné pendant quatre à six semaines sous une tente appelée pavillon ou dans une chambre hermétiquement close et surchauffée. Le patient était soumis à des frictions au mercure provoquant stomatite et perte des dents. On en continuait pas moins le traitement qui aboutissait parfois au décès du malheureux.

Au XVIIe siècle, le gaïac sera pratiquement abandonné, laissant place à la médication mercurielle.

A la fin du XVIIIe siècle, les abus du mercure à doses massives refroidirent quelque peu le zèle de ses admirateurs qui constataient de plus en plus d'échecs.

Les praticiens soignaient de la même manière les maladies vénériennes qui regroupaient trois espèces morbides: la blennorragie, le chancre simple et la syphilis. Or seule la syphilis peut être soigné par le mercure.

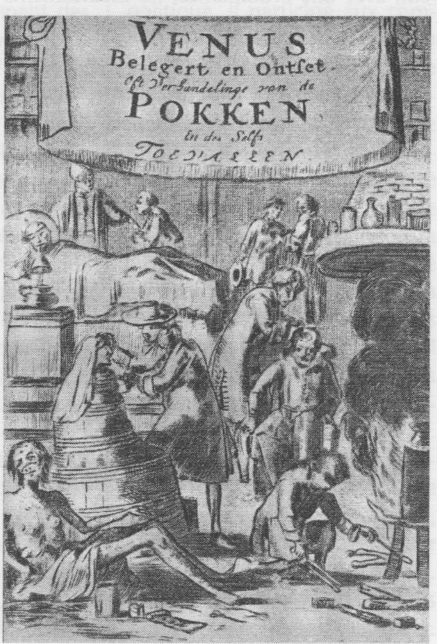
Baudelaire, dont le mal conditionna son œuvre littéraire, contracta la syphilis à l'âge de vingt ans. Il écrit en février 1860 une lettre à son éditeur Poulet-Malassis, atteint du même mal: «..il n'y a pas de traitement sans mercure ».

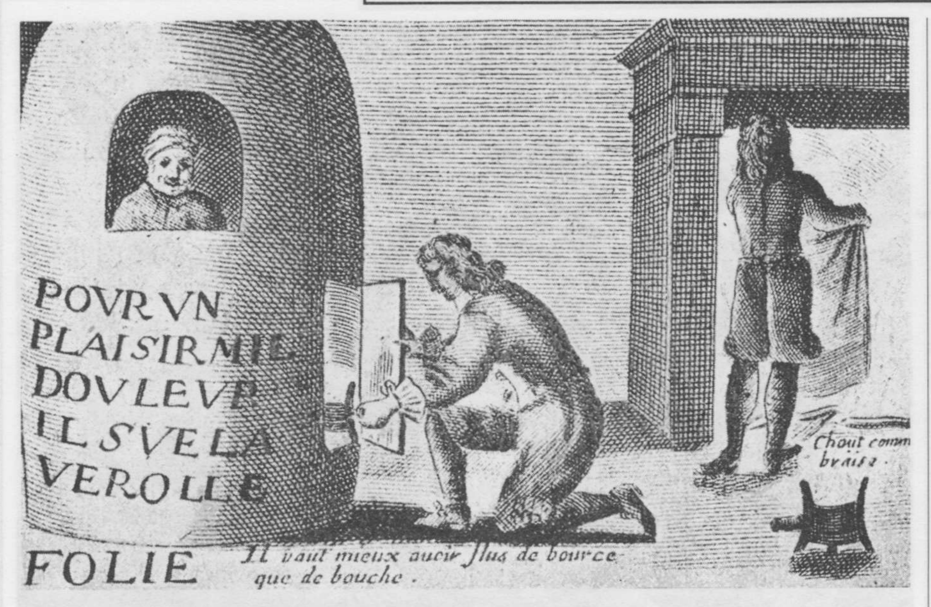
Les autres moyens de lutte contre le fléau

Les syphiligraphes de tous temps se penchèrent sur le problème de la prophylaxie antivénérienne qui devrait, selon De Horne (1774) « être accueilli comme un bienfait et adopté avec empressement ». Certains étaient toutefois persuadés qu'une pareille découverte serait contraire aux bonnes mœurs et à la religion, d'autres y voyaient d'une manière lucide l'occasion de se faire de l'argent.

Dès 1555, Falloppe dans son De Morbo Gallico mentionne l'invention d'un produit

Le traitement du mal vénérien par les frictions, les onctions, les inhalations mercurielles.





« Pour un plaisir mil douleur, il sue la vérolle ».Gravure au burin de Jacques Laniet.

mécanique. L'auteur y parle d'un « Lintoleum ad mensuram glandis préparatum » que l'on devait « chasser » avant le coït et qui devait être conservé pour l'usage dans une bourse placée dans le gousset d'un haut-de-chausses. Il s'agit, à n'en pas douter de l'ancêtre de nos modernes préservatifs.

Au XVIIIème siècle, les préparations chimiques - avec ou sans mercure -, progressent. Par exemple, L'eau fondante du docteur-régent de la Faculté de Paris, Guilbert de Préval, connaît un succès sans précédent. Cet ami de Restif de la Bretonne était médecin de toutes les filles de théâtre ainsi que des des célèbres « maisons » parisiennes.

Pendant l'occupation de Paris par les Alliés (1815-1816) de nombreuses caricatures tournent en dérision les officiers des armées étrangères sur le point de quitter Paris. Ils font leurs adieux aux filles et reçoivent d'un médecin, avec une ordonnance, les médicaments destinés à les guérir des maladies vénériennes qu'ils ont contractées. L'un d'eux tient à la main un paquet de « sel de mitre », un autre un paquet de « racines de fraisiers » dont les vertus astringente et diurétiques doivent d'avoir longtemps figuré parmi les médicaments antiblennorragiques. Le jeune officier en conversation avec le médecin est muni d'un flacon de « Rob Boyveau-Laffecteur qui jouissait d'une grande réputation comme curatif mais encore comme préservatif, ainsi que le montre ce pamphlet en vers attribué à Cadet de Gassicourt:

Mes Aveux et mes Remords

Sensible à tant d'amour,
ma belle Amaryllis
Me fit don, à son tour,
d'une ample syphilis
J'éprouvai tous les maux
du sang qui se vicie,.
Mon teint devint jaunâtre
et la lymphe épaissie
Porta sur mon fémur tant de corruption
Que les docteurs voulaient
une amputation.
Grâce au divin Mercure, à la salsepareille,
Je repris en trois mois
une santé vermeille.
Aussi, depuis ce temps, afin de prévenir
Les suites du passé, celles de l'avenir,
Laffecteur, par son rob de
première fournée
Me dépure le sang quatre fois par année.
Avec ce talisman, je cours après Vénus
Et combats en tous lieux,
sans craindre le virus.

La médecine moderne

L'utilisation des thérapeutiques modernes, des arsenicaux (1907), des sels de bismuth (1923) et surtout de la pénicilline en 1944; les mesures de prophylaxie: la surveillance des prostituées, utilisation de moyens préservatifs; l'organisation de centres de traitement, permettaient de penser qu'après avoir tourmenté les hommes et les femmes pendant cinq siècles la maladie était pratiquement disparue, ne serait-ce que sous sa forme héréditaire.

Aux dernières nouvelles le terrible mal ne serait pas encore éradiqué.

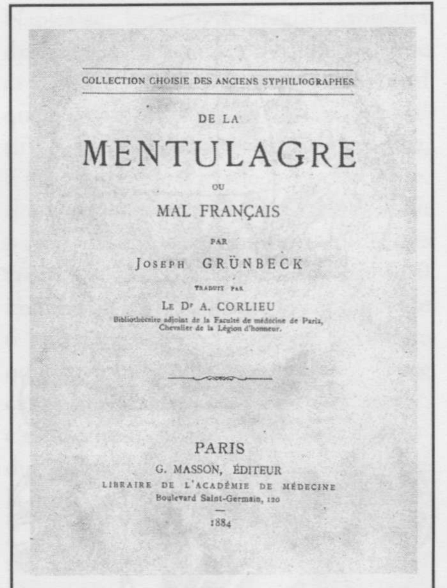
On pense bien évidemment, à la lecture de ce texte, à l'apparition, 500 ans après la syphilis, de la terrible maladie du sida. Même cortège de malheureux abandonnés à leur sort. Soins réservés aux privilégiés. Même incapacité, malgré tous les moyens modernes existants à éradiquer le mal. Même réaction du puritanisme religieux qui favorise le développement de la maladie par ses prises de position inacceptables pour ce qui concerne la prophylaxie.

Souhaitons qu'il ne faudra pas attendre 500 ans pour venir à bout de ce nouveau fléau.

Georges Pelletier

Les Adieux au Palais-Royal, ou les suites du Premier Pas.(Estampe Satirique contre les Alliés de 1815-1816).




COLLECTION CHOISIE DES ANCIENS SYPHILIOGRAPHES

DE LA

MENTULAGRE

OU

MAL FRANÇAIS

PAR

JOSEPH GRÜNBECK

TRADUIT PAR

LE Dr A. CORLIEU

Bibliothécaire adjoint de la Faculté de médecine de Paris, Chevalier de la Légion d'honneur.

PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
Boulevard Saint-Germain, 120
1884

La Mentulagre

Joseph Grünbeck, un des premiers syphiliographe, donna à la maladie le nom de Mentulagre, formé du nom latin mentula, membre viril (on trouve mentule dans Rabelais pour désigner le membre viril), et du suffixe grec agre qui signifie proie, butin, que l'on retrouve dans pellagre pour maladie de la peau ou podagre pour maladie des pieds.

Pour se remémorer 1956 et Laszlo Rajk (1909 - 1949)

Il y a 45 ans, l'enterrement posthume de Laszlo Rajk et ses camarades d'infortune le 6 octobre 1956, fut suivi le 23 octobre de l'insurrection de Budapest. C'était une réaction violente aux méfaits du régime stalinien, dont le procès Rajk en 1949 annonçait clairement l'instauration. Les deux dates sont donc étroitement liées, la révolution politique et insurrection nationale de 1956 ayant tenté de reprendre l'histoire du pays là où elle avait été figée par le système policier. Dans sa version dure, ce pouvoir a dévitalisé la vie politique, et, au terme de sa période molle, il a dépossédé le peuple sur le terrain social et culturel. Le destin de L·Laszlo Rajk est utile à rappeler non seulement à titre d'hommage, mais aussi pour inciter le lecteur à revisiter avec un esprit ouvert cette expérience tragique, dont les enjeux restent aussi vivants qu'il y a un demi siècle.

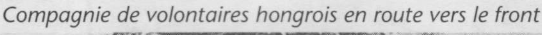
Imre Nagy et sa femme, à l'enterrement de Laszlo Rajk, le 6 octobre 1956.

Laszlo Rajk naquit dans le comitat d'Udvarhely (débaptisé par les Roumains en Odoreiu) de l'ancienne Hongrie, en Terre sicule. Son père est un modeste cordonnier, qui doit faire vivre treize enfants. L'ambition, le courage, l'aide mutuelle entre frères et quelque bourse font que ces derniers réussissent à s'arracher de leur condition par les études : Louis sera médecin, Gyula directeur d'une imprimerie, Eugène ingénieur et André fonctionnaire administratif. Quant à Laszlo, après le baccalauréat obtenu au lycée protestant de Nyìregyhaza (nord-est de l'actuelle Hongrie), il s'inscrit en 1927 à la Faculté des lettres de l'Université Péter Pazmany à Budapest, en vue d'une licence d'enseignement de lettres - français. Au bout de trois semestres, son frère Gyula lui paya un séjour à Besançon pour qu'il puisse se familiariser avec le français. « C'est ici qu'il connut les idées progressistes et qu'il étudia plus ou moins le marxisme », comme le précisera Jacques Duclos, dans un contexte dont il sera question plus loin.

Après son retour à Budapest en 1930, L. Rajk poursuit ses études et survit en donnant des leçons et faisant des traductions. C'est à l'université qu'il entre en contact avec la Jeunesse communiste ouvrière, que suit son adhésion au parti illégal en 1931. Peu de temps après, il est arrêté et gardé pendant trois mois en détention préventive. Nouvelle arrestation un an plus tard, puis une autre encore en juin 1933, qui lui vaut l'exclusion de l'université. Il gagne maintenant sa vie comme ouvrier dans les travaux de construction et fera partie du comité directeur d'une grève importante lancée par les ouvriers du bâtiment durant l'été 1935 pour défendre l'indépendance syndicale contre les projets corporatistes du gouvernement Gömbös, qui se prépare à engager le régime sur la voie du fascisme ouverte. Rajk est repéré par la police, mais comme son rôle ne peut pas être prouvé il est expulsé du pays en tant que citoyen roumain.

Il quitte alors la Hongrie pour la Tchécoslovaquie, où il est autorisé par le parti à s'engager dans les Brigades internationales en Espagne, sous le nom de Laszlo Firtos. Ayant traversé à pied les Pyrénées, Rajk arrive à sa destination le 22 octobre 1937. Nommé sergent et commissaire politique, il participe aux combats de Caspe et de Lerida. En mai-juin 1938, alors que son bataillon est au repos dans le village de La Torre de Fontaubelle (à 30-40 km à l'ouest de Tarragone), il est accusé de trotskisme et l'enquête engagée par le Komintern à ce sujet ne sera close qu'en 1941. A la même époque, Rajk est blessé à la bataille de l'Ebre. Il n'est pas encore tout à fait rétabli quand il participe à la protection des civils qui fuient les troupes franquistes vers la France.

Lui-même sera interné successivement dans les camps de Saint-Cyprien, Gurs et Vernet, avant d'être libéré, à la faveur d'un accord franco-germanique, en tant que citoyen d'un pays allié de l'Allemagne (été 1941).



Compagnie de volontaires hongrois en route vers le front



Sur les conseils de ses camarades, il va travailler aux environs de Leipzig sur la construction d'une usine d'essence synthétique, ce qui lui permet de se rendre à Vienne, et de là en Hongrie, le 25 août 1941.

A Budapest, Rajk est logé chez son frère Eugène, mais le 14 octobre il est de nouveau arrêté et interné. Du camp de Kistarcsa (à mi-chemin entre Budapest et Gödöllö), il sera transféré au début de 1944 dans la maison de réclusion militaire du boulevard Marguerite à Buda. En septembre, les détenus communistes employés dans l'établissement réussissent à falsifier les registres de la prison, en sorte que Rajk sera libéré selon les règles. Il reprend contact avec le parti illégal, qui cherche alors à créer une résistance armée en coopération avec des officiers anti allemands et les représentants des partis d'opposition réduits à la clandestinité et groupés depuis mai 1944 dans un Front hongrois.

Le 7 décembre, la police de Szalasi découvre la conspiration, dont les principaux chefs militaires sont exécutés à Budapest. Rajk est transféré à Sopronköhida (à la frontière autrichienne) avec un autre responsable civil, Endre Bajcsy-Zsilinszky, qui sera pendu dans cette prison, la nuit de Noël. Lui-même échappe à la potence du fait que la police manque son identification et parce que son frère André, devenu secrétaire d'État dans le gouvernement fasciste des Croix-fléchées, intervient pour que son affaire soit jugée par un tribunal civil. En mars 1945, quand l'administration de Szalasi fuit le pays, Rajk est amené comme tous les détenus politiques en Autriche puis en Allemagne, jusqu'en Bavière. Là, au terme d'une dernière séance, le tribunal d'exception relâche tous les prisonniers, qui, le long du Danube, reprennent le chemin de la Hongrie, dans le flot des réfugiés. C'est ainsi que fin avril, Rajk revient à Budapest.

Son retour est salué par le parti *affectueusement et avec fierté, le camarade Rajk* étant présenté à l'opinion publique comme celui qui a *prouvé à l'étranger qu'on ne pouvait pas identifier le peuple hongrois avec le régime de Horthy et de Szalasi*. Dès le mois de mai, Rajk assume les plus hautes responsabilités dans le parti et, en sa qualité de député, il sera désigné à des fonctions parlementaires, dont relève à cette époque l'exercice des pouvoirs souverains. Le 20 mars 1946, il remplace dans le gouvernement de Ferenc Nagy (Petits propriétaires), son camarade Imre Nagy au poste de ministre de l'Intérieur, avant d'en être relevé à son tour et nommé aux Affaires étrangères le 5 août 1948.

Dans des phrases bien senties, l'auteur anglais S.Steven décrit l'extraordinaire popularité de Rajk et explique les mécanismes des complicités mutuelles plus ou moins tacites entre Moscou et les Occidentaux dans la consolidation du stalinisme dans en Europe de l'Est : *Quarante ans, bel homme, remarquable orateur, l'esprit vif toujours aux aguets, et bon vivant, Laszlo Rajk jouissait d'une popularité personnelle naturelle auprès du peuple, qui lui permettait, comme peu de ses collègues, de frayer avec les simples Hongrois avec aisance et amitié. Il sentait l'humeur du moment et savait se mettre à l'unisson mais il pouvait aussi être sans merci lors que cela lui convenait. L'époque où il fut ministre de l'Intérieur fut marquée par la destruction systématique de toutes les formations non communistes de Hongrie, par des procès politiques et des exécutions (1).*

Rajk préserva l'orthodoxie communiste et maintint le credo souvent effrayant des révolutionnaires : le capitalisme étant une forme de violence dirigée contre la classe ouvrière, il ne pouvait être extirpé que par des méthodes violentes. Mais il n'était pas seul à le croire et n'était même pas forcément dans l'erreur, si on accepte le communisme comme la vérité suprême. Il avait lui-même souffert de la police sous le régime fasciste hongrois d'avant-guerre...

Kadar et Rajk en août 1948



16 novembre 1946. Conversation entre Rajk et Rakosi.





Rajk, à côté de P. Veres, chef du Parti paysan, lors du lancement du mouvement des « collèges populaires », le 10 juillet 1946.

Dans le gouvernement communiste du lendemain de la guerre, Rajk se signala très vite comme un des communistes les plus importants et les plus capables du pays et devint ainsi du même coup un objet de crainte et de haine pour les non-communistes. Sa foi fanatique présentait pour eux un plus grand danger que l'attitude plus cynique de ses collègues. Ils craignaient ses coups et le savaient incorruptible. Ils connaissaient également la mentalité du peuple: si Rajk réussissait à l'emporter sur le servile Rakosi, il réussirait, en raison de sa popularité personnelle, à rendre le communisme plus acceptable pour le pays.

Mais Rajk était craint par ses collègues... A la différence des militants les plus haut placés du gouvernement et du parti, son éducation politique devait peu à Moscou. Et cependant il avait probablement plus de confiance dans les Russes et savait mieux reconnaître leurs bonnes intentions que ses collègues du gouvernement formés à Moscou. Ils avaient pratiqué le stalinisme à la source et perdu cette foi idéaliste sur les merveilles de l'Union soviétique que Rajk conservait encore un peu. Il n'était pas gêné non plus par la puissance soviétique. Après tout, la Hongrie était entrée en guerre aux côtés des nazis avec un gouvernement fasciste à sa tête. Les rescapés de ce régime étaient toujours vivants et agressifs, et sans l'aide de l'armée rouge, les communistes hongrois auraient été dangereusement seuls. Et cependant Rajk soutenait également qu'il s'agissait d'une étape provisoire et n'était pas prêt à admettre que Moscou devrait toujours donner des ordres. La coopération entre la Hongrie et la Russie était essentielle pour le bien-être du pays, mais il devait s'agir d'une coopération volontaire... Il soupçonnait Matyas Rakosi d'être prêt à brader les intérêts hongrois aux Soviétiques dès qu'ils le lui demanderaient, et avait fait savoir ce qu'il en pensait.

En juillet 1948, Rajk fut nommé ministre des Affaires étrangères. Sur le moment, et on trouve encore des historiens sérieux pour le penser, cela fut considéré comme le début de son éviction du pouvoir. Ce n'était pas le cas... Sa désignation ne fut pas du tout agréable aux dirigeants de l'URSS, et Staline lui-même parvint à persuader Rakosi qu'il n'avait réussi qu'à promouvoir un puissant rival.



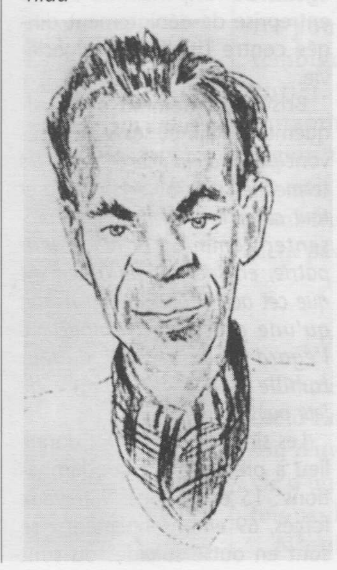
Réunion pour lancer la compétition socialiste du travail, le 15 mars 1948. Inscription : «Produit plus ! Tu vivras mieux !». Sur le mur, entre les portraits de Rajk et de Gerö, ceux de Kassuth et Petöfi, et cinq martyrs du mouvement communiste.

Au même moment, la CIA s'évertuait à essayer de discréditer Laszlo Rajk. C'est en 1948 que fut déclenchée la campagne destinée à le perdre aux yeux de Staline et de Rakosi. Il fut présenté aux journalistes occidentaux par le Département d'État, le Foreign Office et le Quai d'Orsay comme un nationaliste hongrois qui désapprouvait violemment la soviétisation de son pays. Des histoires de prétendues querelles avec Rakosi, la plupart inexactes, remplissaient la presse occidentale...

Pendant ce temps, son courrier était rempli de lettres de Hongrois émigrés qui l'avaient connu à l'université, en Espagne ou dans les camps d'internement ou qui prétendaient le connaître. Elles avaient un certain nombre de caractéristiques en commun: elles le félicitaient de ses responsabilités ministérielles, le remerciaient d'être un véritable patriote hongrois et mentionnaient quelques déclarations qu'il avait faites dans le passé et qui, après analyse, faisaient preuve d'une grave déviation trotskiste. Elles avaient également un autre point commun: elles avaient toutes été écrites par le même homme, aujourd'hui professeur à l'université Georgetown à Washington et qui, entre 1947 et 1949, sur les instructions de la CIA, consacra tout son temps à écrire des lettres empoisonnées sous des noms d'emprunts aux principales personnalités d'au-delà du Rideau de Fer pour que la police secrète les ouvre et les dissèque...

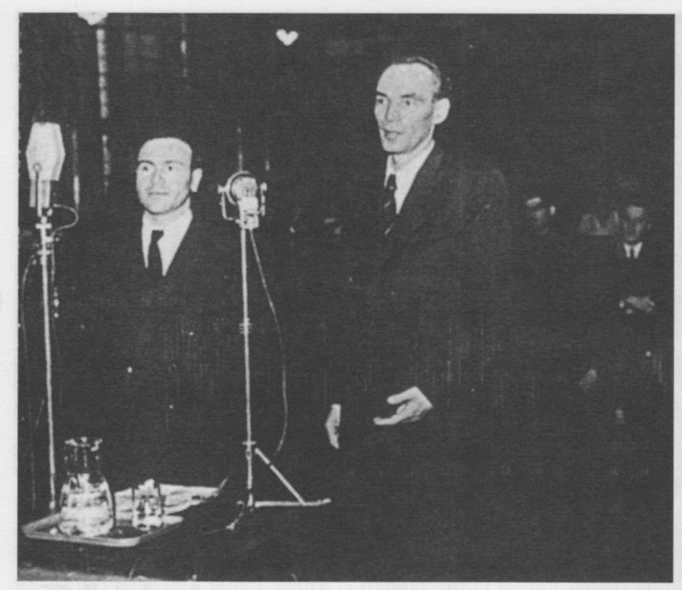
Cette campagne d'infoxication (dont l'authenticité est prouvée par l'auteur, qui cite ses sources) s'inscrit dans le nouveau contexte international, que traduisent à partir du printemps 1947 les événements bien connus comme signes annonciateurs de la « guerre froide »: la « doctrine Truman » (12 mars), le lancement du plan Marshall (5 juin), l'exclusion des ministres communistes français et italiens de leur gouvernement (4 et 13 mai) et le conflit idéologique entre l'URSS et la Yougoslavie, éclaté le 27 mars 1948 et qui aboutira à l'excommunication de Tito par Staline.

Rajk Laszlo à l'époque de son emprisonnement à Sopronkőhida



La détérioration puis le retournement des rapports entre le dictateur russe et ses alliés occidentaux ont notamment pour conséquence sur la vie interne des « pays de l'Est » que les engagements et les sacrifices des émigrés antifascistes sont « réinterprétés »: les connaissances ou les simples contacts établis pendant la guerre avec les agents de renseignement des pays occidentaux, y compris ceux qui ont été faits avec l'assentiment des directions communistes, deviennent des affaires d'espionnage, et la moindre velléité d'indépendance vis-à-vis de Moscou est dénoncée par les responsables les plus serviles comme une déviation trotskiste.

Il se trouve qu'un grand nombre de militants communistes et d'extrême-gauche émigrés politiques des pays d'Europe centrale et de l'Est se sont installés en Suisse pendant la guerre et que les services de renseignements américains et britanniques ont travaillé activement parmi eux. L'OSS, le service d'espionnage militaire des Etats-Unis était particulièrement efficace, sous la direction d'Allen Dulles. Or, au début de 1949, un rapport secret venant de Suisse signale à Budapest que les communistes hongrois ayant



Procès de Laslo Rajk (septembre 1949) : sa confrontation avec Lazar Brankov.

vécu en Suisse, ainsi que leur chef, le docteur Szönyi, étaient en relation avec Dulles par l'intermédiaire d'un responsable de *l'Unitarian Service Committee*, N.H.Field.

Bien que Szönyi ait renseigné son parti dès 1945 sur ces relations, on commence à le surveiller. Field est attiré à Prague puis enlevé et interrogé à Budapest, mais comme ses réponses ne donnent pas le résultat escompté, l'AVH, la police politique hongroise, arrête le dr Szönyi. Affreusement torturé, celui-ci « avoue » le 23 mai 1949 que sa « relation supérieure » était Rajk. On pense aussi que ce nom lui a été suggéré par ses tortionnaires, dans la mesure où la vie de Rajk comportait pratiquement tous les ingrédients d'une mise en scène déjà bien rodée dans les procès de Moscou : il a été arrêté à plusieurs reprises par la police horthyste, il a été soupçonné de trotskisme, il a séjourné en Allemagne hitlérienne et son frère a été secrétaire d'État de Szalasi. Après avoir fouillé dans les archives du Komintern, les Russes vont renseigner Farkas, l'homme du parti hongrois dans l'armée, que « Rajk est le représentant trotskiste en Hongrie d'un service de renseignement américain pour l'Europe de l'Est, dont le siège est installé à Genève ».

Les déclaration de Szönyi éclairent d'une façon fascinante, écrit S.Steven, les dessous de l'opération Éclatement, telle qu'elle fut montée par les Américains, et la façon dont les Soviétiques y réagirent ; elles montrent également le raffinement avec lequel les procès russes de cette sorte étaient organisés. En fait, chaque déclaration de Szönyi étaient exactes ; mais l'interprétation dont il l'enrobait... transformait le récit de ce qui s'était effectivement produit en un paquet de mensonges. Avec son collègue hongrois, le général Belkine, « courtaud à la nuque épaisse », chargé de la police secrète soviétique en Europe centre-orientale et balkanique, transforme l'affaire Szönyi en procès Rajk, et celui-ci en procès Rajk-Brankov, quand Lazar Brankov, membre de l'ambassade de Yougoslavie à Budapest, est arrêté à son tour. Le scénario comportera ainsi deux volets : une histoire d'espionnage faisant croire que les trotskistes sont les agents de l'impérialisme et une entreprise de dénigrement dirigée contre Tito et la Yougoslavie.

Brisés moralement et physiquement, Rajk et ses coaccusés vont *parler d'eux-mêmes dans les termes les plus abjects, dénigrer tout ce qu'ils avaient fait, se présenter comme traîtres à leur patrie, en sachant parfaitement que cet acte d'abnégation n'était qu'une grossière tromperie à l'égard d'eux-mêmes, de leur famille et finalement de leur pays.*

Les sinistres procès ont donné lieu à près de cent condamnations : 15 exécutions, 9 travaux forcés, 69 emprisonnements ; se sont en outre suicidés ou sont morts sous les épreuves, 11 personnes, dont un ancien des Brigades internationales, une épouse, un père, un témoin à charge et deux magistrats qui avaient présidé les tribunaux au moment des procès.

Rajk et ses compagnons ayant été exécutés le 15 octobre 1949, le PCF a convoqué pour le 2 novembre une grande conférence sous la présidence de Jacques Duclos, *pour faire connaître la vérité sur l'affaire Rajk, objet de toutes sortes de spéculations calomnieuses dans la presse réactionnaire internationale.* Ont pris la parole, Duclos lui-même, Julien Benda, des Lettres françaises, Pierre Courtade, de l'Humanité et Jean Baby, agrégé de l'Université. François Mauriac, Serge Karsky, de Monde, et Claude Bourdet, de Combat, ont décliné l'invitation. On devra se contenter ici de quelques brèves citations des discours des intervenants.

J.Duclos : *L'Union soviétique a connu elle aussi les tentatives d'espionnage et de sabotage organisées par les impérialistes anglo-saxonnes. Mais le pays du socialisme a su venir à bout de toutes les conspirations ourdies contre lui, et les procès de Moscou, dont certains ont tenté de remettre les jugements en cause, ont été l'un des facteurs décisifs de la victoire sur l'hitlérisme. Trotski et ses acolytes étaient au service des impérialistes qui cherchaient à détruire l'URSS...*

J.Benda (grand pourfendeur de « la trahison des clercs ») :*...il y a, en effet, quelque chose de commun entre nous et les autocraties, c'est la volonté d'exister...*

P.Courtade : *Le tribunal socialiste est le seul qui puisse aller jusqu'au bout. Il ne représente pas seulement la force de l'État (comme n'importe quel tribunal) mais la vérité scientifique. Il exerce la justice d'une société juste. Et les accusés devant lui capitulent devant la réalité.*

J.Baby : *Le procès de Budapest a fini d'obstruer cette « troisième voie » par un véritable éboulement. N'est-il pas une nouvelle preuve éclatante qu'il n'y a que deux camps dans le monde ?...*

Une certaine postérité, versant dans l'anachronisme, ne s'est pas privée de répéter que L.Rajk a été victime de sa propre machine policière. On oublie notamment que l'une des raisons de la fureur de Rakosi et de ses compères a été la dissolution par Rajk des organisations communistes au sein du ministère de l'Intérieur et sa tentative faite en ce sens dans la police politique (AVH). Mais les adversaires de celui-ci, et tous ceux qui lorgnaient vers l'Amérique, et en général vers l'Occident, n'ont-ils pas été victimes de leurs propres illusions ?

J.- PAPP

(1) Pour rester plus près de la réalité, il faut préciser que les coups étaient réciproques dans une ambiance de guerres civile larvée. Les masses catholiques sont chauffées à blanc par un clergé resté tout puissant par ses organisations et qui ressent douloureusement l'expropriation de ses domaines, alors que des forces politiques hostiles aux communistes comptent de manière explicite sur le départ de l'armée Rouge d'occupation pour régler les comptes de leurs adversaires.

LA VÉRITÉ
SUR LE PROCÈS RAJK

Conférence tenue à Paris (Salle Pleyel)
le 2 novembre 1949

Discours de :
Jacques DUCLOS, Julien BENDA,
Pierre COURTADE, Jean BABY

◆

SUPPLÉMENT à "DÉMOCRATIE NOUVELLE"
N° 12 (décembre) 1949

Bibliographie

V.Farkas, Il n'y a pas d'excuse. J'étais lieutenant-colonel de l'AVH, Bp., 1990, 646 p.

F.Glatz, Histoire de l'année 1944, Bp., 1984, 175 p.

GY.Gyarmati, Laszlo Rajk, dans Almanach de l'Assemblée nationale de 1945, Bp., 1999, p. 469-472.

T.Hajdu, Farkas et Kadar chez Rajk. Interrogatoire de Rajk, Budapest, 7 juin 1949, et Janos Kadar au sujet de Rajk. Notes personnelles de Janos Kadar, 20 juillet 1954, dans ¡. Racz, Qui était Kadar? De l'itinéraire Kadar, sans colère et sans parti-pris, Bp., 2001, p. 40-48.

P.Sipos, Laszlo Rajk, dans Carrières d'hommes politiques, Bp., 1984, p. 155-170.

S.Steven, Le grand piège, Paris, Robert Laffont, 229 p.

B.Szasz, Sans aucune contrainte. Histoire d'un procès fabriqué, Bp., 1989, 432 p.

T.Zinner, « Quelque part nous nous sommes trompé de chemin », postface au livre de B.Szasz, p. 391-417.

La vérité sur le procès Rajk, Supplément à « Démocratie Nouvelle », N° 12 (décembre) 1949.



Émile Guillaumin

Le « Sage » qui maniait la houe et la plume

Toute sa vie Émile Guillaumin (1873-1951) a mené de front plusieurs activités : cultivateur, militant dans les rangs des premiers syndicats agricoles en Bourbonnais, conteur, journaliste, historien, poète et romancier. En cela, sa bibliographie équivaut à un mémorial de l'évolution paysanne du XIX[e] siècle à 1950.

En relief du témoignage que nous vous proposons, l'histoire captivante et parfois méconnue du paysan de France se révèle à ceux qui cherchent à comprendre le fondement psychologique de la société rurale d'aujourd'hui.

Choses qu'il faut savoir

Émile Guillaumin est né à Ygrande le 10 novembre 1873 de Gilbert Guillaumin née à Châteauneuf-en-Auxois dans la très ancienne Communauté de la Borde.

Au mariage de ses parents, son père entre « gendre » dans la ferme où ses beaux-parents sont venus s'installer en 1853. C'est dans le domaine de Neverdière, situé à trois kilomètres environ du bourg d'Ygrande, que naquit Émile Guillaumin. Il y vécut ses vingt premières années.

Il fréquente l'école primaire d'avril 1881 au mois de juin 1886. Brillant élève, Émile Guillaumin acquiert des connaissances essentielles qu'il complète toute sa vie par un goût très prononcé pour les livres notamment. Toutefois, il refuse de faire de plus amples études malgré l'insistance de son instituteur. Convaincu de son utilité au sein de l'exploitation, le jeune garçon voit dans le métier d'agriculteur un espace de liberté et une indépendance intellectuelle précieuse pour sa vocation d'écrivain qui s'affirme peu à peu.

Adolescent, Émile Guillaumin participe activement aux travaux de la ferme de ses parents. De très belles pages autobiographiques de son œuvre décrivent la jeunesse des petits campagnards employés à des activités auxiliaires de pastoureau ou de « toucheur de bœufs ». Bien vite aguerri aux travaux pénibles de la terre, il se forge une véritable culture intellectuelle ; Autodidacte, il s'instruit pendant ses heures de loisir, dès qu'une occasion lui est offerte.

Au mois de novembre 1890, la famille Guillaumin quitte le village de Neverdière pour s'installer à quelques dizaines de kilomètres dans la Commune d'Ygrande où à force d'économies, les parents ont acheté une petite fermette et un lopin de terre. Sans doute inspiré par cette scène de déménagement (les paysans disaient communément « faire Saint Martin » lorsqu'ils quittaient une métairie pour une nouvelle), le romancier témoigne pour le peuple paysan tout entier. Jusqu'à la fin du XIX[e] siècle notamment, le Bourbonnais est une région traditionnellement de métayage, les trois quarts des cultivateurs travaillent à mi-fruit une terre qui ne leur appartient pas.

* * *

D'une lucidité saisissante, la personnalité d'Émile Guillaumin se confond avec son œuvre et dominée par le roman « La vie d'un simple » publié pour la première fois par l'imprimerie Stock en 1905.

N'oublions pas que l'écrivain est

La maison d'Émile Guillaumin



l'auteur d'une trentaine de livres, des brochures importantes et pertinentes, plusieurs milliers de reportages notoires et des articles pour la presse nationale et locale.

« Dialogues bourbonnais » est son premier recueil de contes en patois du bocage bourbonnais édité en 1899 par l'imprimeur moulinois Crépin-Leblond.

Bien que l'enthousiasme du public pour les livres d'Émile Guillaumin soit limité, deux ans plus tard, il confie au même éditeur, une première version de « Tableaux Champêtres » dont le sous titre « Scènes de la vie rurale en Bourbonnais à la fin du XIX[e] siècle » éclaire sur l'objectif de ce livre d'une qualité historique indéniable. Toutefois, la vulgarisation de sa plume n'a d'égal que son talent de conteur.

En 1906, ce livre est accepté par la maison Delagrave. La qualité du texte vaut d'ailleurs un prix de l'Académie française et une mention de l'Instruction Publique.

S'en suit en 1902, la publication de la brochure « En bourbonnais », document très complet sur l'économie rurale en Bourbonnais tandis que le recueil de vers deux ans plus tard « Ma Cueillette » publié en 1903 suscite un enthousiasme modéré du public.

Un récit authentique

Dès cette époque, quelques spécialistes remarquent l'annonce de l'œuvre d'Émile Guillaumin et il se trouve heureusement dans sa province, des compatriotes séduits par le style clair de sa plume innée et parfois émouvante.

Mais l'ambition du romancier n'est certainement pas de glaner la notoriété d'un auteur célèbre. A plusieurs reprises, il refuse d'apporter les modifications demandées par certains éditeurs.

Son objectif est - simple et désintéressé.

Tiennon, héros de « La vie d'un simple », veut « montrer aux messieurs de Moulins, de Paris et d'ailleurs ce qu'est au juste une vie de métayer ».

Impressionné par la « saga » de « Jacquou le Croquant » d'Eugène Le Roy et dont le récit est publié du mois de mars 1899 au mois de mai de la même année dans les colonnes de « La Revue de Paris », Émile Guillaumin écrit pendant les longues soirées de l'hiver 1901-1902 un important manuscrit intitulé « Les mémoires d'un métayer ». Au fil des pages, l'auteur s'interroge sur le titre définitif.

Finalement, il suggère à différents éditeurs : « La vie d'un simple » ou « Près du sol ».

Au terme de démarches laborieuses, les épreuves sont acceptées par Stock mais le romancier contribue pour moitié aux frais de la première édition de 1905.

Le succès est très encourageant et le livre est en très bonne position pour remporter le Prix Goncourt.

Après un premier remaniement de l'auteur, accentuant la véracité du texte, Nelson procède à une réédition en 1922.

En définitive, l'initiative de Stock engendre plusieurs tirages successifs.

« La vie d'un simple » se vend à des milliers d'exemplaires, disponibles aujourd'hui encore mais l'on se souvient plus récemment des éditions « Rencontres » (Lausanne) en 1961 et de l'intérêt exprimé par le groupe « France loisirs » en 1972 - texte de l'édition Stock de 1943.

A l'étranger, le succès n'en est pas moins important. Le récit émouvant de la vie laborieuse de « pauvres métayers » captive un public soucieux de la qualité d'un témoignage véridique sur l'existence des serfs des temps modernes, exploités à la fois par les propriétaires et par les fermiers généraux.

Le scénario embrasse trois quarts de siècle et décrit avec une justesse touchante, l'âpre condition des petites gens de la terre, les excès des clauses abusives des contrats et les conditions de travail parfois inhumaines des ruraux au siècle dernier.

Mentalités paysannes

Certes moins médiatisée mais l'œuvre est représentative du talent de l'écrivain, « Près du sol » fait revivre avec le personnage central, la jeune Maria Vaureil, une société qui nous est tout à la fois proche et lointaine. Mme Souchon-Guillaumin présenter ainsi ce roman : « C'est le premier roman de mon père qui en avait écrit les deux tiers en 1900, aussitôt après la publication de Tableaux Champêtres. Il consacra les années 1901-1902 aux « Mémoires d'un métayer » (premier titre de « La vie d'un simple »), abandonnant momentanément, pour cet ouvrage qu'il considérait comme plus important, l'histoire de la petite paysanne déracinée parce qu'elle était allée deux ans en pension… Le texte parut d'abord à la « Revue de Paris » puis fut publiée chez Calmann-Lévy. Entre 1906 et 1914, plusieurs journaux publiaient « Près du sol » en feuilletons… Après la guerre de 1914, le livre étant épuisé, Calmann-Lévy envisagea une nouvelle édition ; mais, exigeant envers lui-même, mon père voulut auparavant reprendre son texte pour lui apporter les corrections qu'il estimait indispensables. L'éditeur, refusant de modifier entièrement sa composition, n'accepta pas les corrections proposées et c'est ainsi que « Près du sol », comme la plupart des autres ouvrages d'Émile Guillaumin, cessa d'être réédité… »

Durant l'été 1981, une équipe de la télévision FR3 Lyon sous la direction de Philippe Pilard tournait en Bourbonnais les scènes du téléfilm qui, sous le titre de

Scènes du téléfilm » Maria Vaureil » d'après le roman d'Émile Guillaumin (tournage dans la région de Moulin (03))



« Maria Vaureil » était inspiré du roman « Près du Sol ».

Ce téléfilm fut diffusé le vendredi en mai 1982 par FR3.

Le scénario de « Près du sol « témoigne des problèmes sociaux à l'époque 1900 et dénonce les mentalités paysannes hostiles à l'émancipation intellectuelle.

Au printemps de l'année 1905, Émile Guillaumin achève un nouveau roman : « Albert Manceau adjudant ». L'auteur fait le récit d'un jeune auxiliaire de ferme, séduit par une ambiance militaire saumâtre et qui sombre peu à peu dans la débauche des casernes au début du siècle.

Sur le fond, cette aventure satirique se rapproche de « Sous-offs » de Lucien Descaves dont la désespérante intrigue des deux sous-officiers engendre un retentissant procès intenté à l'auteur et aux éditeurs devant la Cour d'Assises de la Seine (Audience du 15 mars 1890).

Avec beaucoup de réticences, les éditions Fasquelle acceptent finalement de publier ce texte l'année suivante. A la parution du livre, les critiques littéraires ne sont pas enthousiastes et l'accueil de public pour ce roman est mitigé. Chacun s'interroge sur le sens de cette œuvre dont la facture diverge de la plume d'Émile Guillaumin traditionnellement dédiée à la description de la vie rustique et des paysans.

L'œuvre syndicale

Marié en 1905 et père de deux enfants, Émile Guillaumin mène de front une vie laborieuse de paysan, une œuvre syndicaliste particulièrement active de 1905 à 1911 et une vocation d'écrivain.

« Le syndicat de Baugignoux » par exemple constitue un document historique et certainement unique dans la littérature rustique tant l'approche de la vie campagnarde et l'objectivité de ce récit sans agressivité sont remarquables. Nous sommes en 1905-Émile Guillaumin est âgé de trente-deux ans. Pour tous ceux qui le côtoient, il fait figure d'un paysan remarqué pour sa droiture et son honnêteté foncière. Nous l'avons montré, sa solide expérience de conteur, de poète et d'écrivain notoire constitue le meilleur soutient pour s'impliquer aux côtés de son ami Michel Bernard dans la création du premier mouvement corporatif des travailleurs ruraux de la région de Moulins. Son engagement est exemplaire et sa détermination à faire triompher l'impartialité et la justice sociale incarnent des convictions inébranlables. Militant singulièrement actif, il œuvre avec une profonde détermination dans l'espoir d'une élévation sociale du peuple opprimé.

Les lignes du « Syndicat de Baugignoux », écrites au cours de l'hiver 1908-1909 puis achevées au début de l'année 1911, font revivre les préoccupations du syndicalisme et le courage des pionniers au début du siècle. Par ailleurs, la désignation de Baugignoux doit son origine dans une déformation voulue par l'auteur pour ne pas citer le véritable nom du hameau de Boisdijoux. Le héros, Marcel Salembier symbolise les qualités morales de l'écrivain et l'on peut raisonnablement parler de sentiments altruistes puisque Émile Guillaumin met sa plume au service de l'agriculture pour dénoncer les conditions sociales et économiques d'une profession arbitrairement dépendante de l'influence d'un maître ou d'un fermier général. Devenu rédacteur en chef du bulletin trimestriel de la Fédération des syndicats de cultivateurs de la région de Bourbon-l'Archambault, Émile Guillaumin explique en 1911, les raisons de son engagement: « Parce que le mouvement me paraissait utile, parce que j'avais vu les choses de près, souffert pour mon compte de la vie paysanne actuelle, entendu si souvent les plaintes des pauvres terriens, parce que je trouve révoltantes certaines coutumes, redevances et corvées qui sont des survivances du passé féodal. »

Inspiration romanesque

Au cours de la décennie qui précède la Première Guerre mondiale, Émile Guillaumin trouve l'ardeur d'ajouter à son labeur de paysan et à une activité de journaliste importante, l'énergie pour écrire deux romans « Rose et sa parisienne » et « Baptiste et sa femme », édités respectivement en 1907 et 1911.

Le premier manuscrit, d'abord intitulé « Les Clans au village » est publié sous la forme d'épisodes dans les colonnes d'un journal local. Le scénario met en scène une petite orpheline confiée par l'Assistance publique à une vieille fille d'un village dont le nom « équivoque » de Cossur-Ryse évoque la commune de Cosne-d'Allier.

Or, dès la publication de l'ouvrage à « La Nouvelle Revue de Paris » puis chez « Calmann-Lévy » l'esprit populaire engendre une véritable polémique. Cossur-Ryse est tout à fait démystifié, Rigny



Inauguration du Musée Émile Guillaumin à Ygrande (Allier)

s'apparente à la bourgade d'Ygrande et le hameau de Joncay se dessine sous les traits évocateurs de Neverdière. A ce jeu des identifications, les villageois vont encore plus loin et certains disent se reconnaître personnellement sous la personnalité des protagonistes du scénario.

Loin de ce dessein, Émile Guillaumin dont les idées généreuses et le respect de la dignité humaine ont fait leur chemin, n'a dépeint qu'une fresque véridique de la vie d'un village et les mœurs authentiques des habitants.

Quant au roman « Baptiste et sa femme », le scénario incarne une fresque de l'exode rural au début du siècle. Sur les conseils de ses proches, un jeune cultivateur épouse une fille de la ville qui l'entraine loin de sa ferme, à Montluçon. Commence alors une longue expérience déprimante pour le garçon qui ne s'adapte pas à cette nouvelle vie citadine.

Ce texte, d'une grande qualité littéraire, est publié chez « Fasquelle » en 1911 et réédité en 1992 par « Les amis du théâtre populaire de Montluçon ».

Un observateur éclairé

La majorité des témoignages dédiés à l'écrivain paysan fixent son œuvre syndicale à la période 1907-1911. L'objectif de notre étude méthodique doit mettre l'accent sur le combat intellectuel qu'Émile Guillaumin conduit tout au long de sa vie pour l'élévation de la condition paysanne et les progrès de l'agriculture.

Ses désillusions renforcent un vif intérêt pour les problèmes agraires qui le passionnent. D'une certaine manière, il a franchi un échelon important sur la route montante de la dignité puisque jusqu'à la fin de sa vie, ses travaux expriment une conviction inébranlable dans le rôle éducatif et durable des gens de la terre.

Par son combat intellectuel, il soutient sans faille de nombreuses initiatives comme l'enthousiasme de son ami Jules

Rougeron, vigneron à Prunet, commune de Domérat dans la banlieue de Montluçon.

Au printemps de l'année 1908, le viticulteur met à profit la propriété familiale de son beau-père et propose des idées pionnières dans le but d'exploiter une vigne communautaire.

Dans un article publié dans le journal « Pages libres » Émile Guillaumin témoigne de la mise en œuvre de « La Ruche viticole de Prunet » et le laborieux travail des partisans de Rougeron; les unes défonçant le terrain inculte et les autres plantant les ceps. Dès lors, le projet prenant de l'ampleur, l'opposition municipale mobilise contre l'initiateur de nombreux détracteurs et des villageois hostiles au progrès. Ceux-ci reprochent à Rougeron d'accaparer les biens collectifs et de priver des villageois des terrains servant de pâturage aux animaux.

En fervent observateur fortement dépité par l'échec de ce rêve social, Émile Guillaumin témoigne de la profonde désillusion de Jules Rougeron. Il raconte l'odieuse manœuvre des adversaires de la « Ruche viticole ».

En février 1909, la polémique est plus vive.

De jours en jours, les arguments deviennent haineux et perfides et face à tant d'animosités, le conseil municipal est contraint d'instaurer des enchères publiques dans le but d'adjuger la concession du terrain communal aux soumissionnaires les plus-disants. De façon prévisible, les contradicteurs de Jules Rougeron remportent l'adjudication quelques jours plus tard et le projet de la Ruche viticole communautaire est définitivement abandonné.

Vers la fin de l'année 1913, « Les cahiers Nivernais et du Centre » publient une étude d'Émile Guillaumin où l'auteur s'élève sans indulgence contre l'égoïsme, l'ignorance et l'inertie des détracteurs de ce noble projet.

Le drame de la Grande Guerre

L'année suivante Émile Guillaumin corrige et présente le manuscrit « La retraite d'un cultivateur » de Henri Norre.

Mobilisé durant les quatre années de la Grande Guerre, le sergent Guillaumin subit l'atrocité des tranchées et des combats. Avec un sentiment de pudeur touchant, il consigne quelques impressions dans son carnet de guerre mais il ne publie aucun document sur cette période. Toutefois, la correspondance qu'il adresse à ses proches et à ses amis est éloquence quant au dégoût que le pacifiste éprouve vis à vis de ce triste spectacle.

A son retour, il rédige un exposé très complet sur les conséquences et les ecchymoses du monde agricole au sortir du conflit franco-allemand. Le livre « Notes paysannes et villageoises » est publié à la « Bibliothèque d'éducation » en 1925.

Quelles conséquences sur sa carrière littéraire et journalistique?

Émile Guillaumin est avant tout un paysan authentique et à ses yeux, cet engagement moral justifie naturellement son refus de quitter son village. Son attachement singulier à la cause du cultivateur en général traduit non seulement la personnalité du paysan et de l'écrivain mais il suppose la force d'un caractère exceptionnel d'un l'homme qui refuse à plusieurs reprises des postes importants qu'on lui propose: par exemple la direction de la section agricole au Bureau International du Travail.

Journaliste, il écrit d'innombrables articles et des reportages pour le compte de publications locales et parisiennes notamment. Une première synthèse est présentée dans l'ouvrage « A tous vents sur la glèbe » édité par les éditions Valois en 1931.

Deux ans plus tard, il publie aux « Cahiers du Centre » une très importante étude sur l'émancipation paysanne en Bourbonnais: « Panorama de l'évolution paysanne ».

Sa notoriété et son sens de l'analyse lui valent surtout d'être sollicité par « La Librairie de France » pour écrire un chapitre intitulé « Les Paysans » et dont le texte est publié in extenso dans « L'Histoire de la III[e] République ».

Dernières années

Au soir de sa vie, Émile Guillaumin écrit plusieurs biographies très précises et consacrées à deux compatriotes du Bourbonnais.

Le livre intitulé « François Péron, mon ami » est le résultat d'un travail d'érudition dédié à la personnalité méconnue du naturaliste François Péron, naturaliste compatriote de Cérilly qui s'embarquait en 1800 à bord d'un vaisseau « Le Géographe » pour une expédition scientifique. De retour des terres australiennes, quatre ans plus tard, ce savant rédige une étude pertinente sur les peuplades primitives en voie d'extinction. Il rapporte une collection de plus de 100.000 espèces d'animaux dont 2500 inconnus.



Émile Guillaumin

Le second travail biographique accepté par Grasset en 1942, est consacré au romancier Charles-Louis Philippe.

Ce livre, particulièrement complet, présente non seulement des témoignages irremplaçables sur la vie et l'œuvre de Charles-Louis Philippe mais le lecteur apprend beaucoup sur les rapports entre les deux écrivains.

Après avoir inlassablement manié la houe et la plume, Émile Guillaumin, unanimement estimé et respecté, s'éteint le 27 septembre 1951 dans le village d'Ygrande.

A ses obsèques, ses amis recueillis conduisent le « Sage » au cimetière de la Commune.

Combien sont-ils? Probablement plusieurs milliers! Ses compatriotes paysans sont venus des quatre coins du département et beaucoup de personnes qui l'ont connu ont fait le déplacement de très loin pour rendre un noble hommage à celui qui entrait inéluctablement au paradis des petites gens de la glèbe.

Dans cette assistance nombreuse et silencieuse, des personnalités de toutes opinions méditent sur la personnalité d'Émile Guillaumin et sur la portée de son œuvre. Des écrivains célèbres, des journalistes, des éditeurs et surtout, des centaines d'anonymes célèbrent la mémoire de celui qu'ils n'oublieront pas.

De ce jour, Émile Guillaumin symbolise le premier et le plus célèbre des paysans écrivains.

Jacques MARAIS



LES ARMES DE L'ADVERSAIRE

Le multimédia se révèle particulièrement efficace lorsqu'il permet à quelques uns, voire à beaucoup, d'échanger toutes sortes de messages avec le plus plus grand nombre possible de correspondants.

Deux sites se sont créés pour contester la mondialisation libérale. Depuis les premières manifestations de l'an 2000, <aarrg.com> coordonne les échanges d'informations sur les grandes manifestations internationales - "pour" et "contre ".

La rencontre des G8 à Gênes a suscité la création d'"indymedia.org" *. Les internautes du monde entier pouvaient y trouver, en temps réel, un état de la confrontation sur le terrain entre les contestataires et la répression, images comprises, ainsi que des liens conduisant aux témoignages et aux commentaires; des conseils tactiques aux manifestants.

La mondialisation est en marche, du côté de ceux qui en refusent la face "libérale".

* On peut s'abonner à la réception gratuite des informations de ce site.

RÉPUBLIQUE ET DÉMOCRATIE

Les "Rencontres de Pétrarque" qui réunissent chaque été, à Montpellier, des intellectuels, des hommes politiques et même des entrepreneurs avaient choisi, cette année, de soumettre à leur réflexion une (re-)définition des notions de "république" et de "démocratie".

La question est d'actualité, tant on tente de nous les faire confondre.

La "république" dont le modèle le plus récent et le plus prometteur fut élaboré par les Sectionnaires de l'an II* a suggéré les termes de ce qui sera plus tard la devise de la France: liberté, égalité, fraternité **.

La "démocratie" dont le libéralisme nous rebat les oreilles ne retient que la "liberté" des plus forts qui ne veulent entendre parler ni d'égalité, ni de fraternité

* Daniel Guérin: "Bourgeois et bras nus 1793-1795"(Gallimard-Idées, 1973).

** Les modérés avaient retenu une autre devise: "Liberté, égalité, propriété".

SUJET DE DISSERTATION

En évoquant quelques sombres figures de tyrans, développez cette réflexion de Jose-Luis Borges cueillie dans une interview* :

« L'idée de commander et d'être obéi est le propre d'une mentalité infantile. Cela explique que les dictateurs soient des gens immatures. »

L'exercice ne manquera pas d'observer que ces "gens immatures" imposent leur volonté à des masses de gens immatures qu'on transforme aisément en fanatiques.

On peut transposer cette réflexion à la pratique "libérale" voire totalitaire des médias de masse. Un bon programmateur ne doit jamais oublier qu'il s'adresse principalement à des gens immatures. Et çà, les publicitaires savent le faire!

* Entretien avec Ramón Chao (1978) publié dans "Le Monde diplomatique" (août 2001)

DÉPENDANCE

Comme chaque année, "Le Monde" a publié, en encart, l'été dernier de courtes nouvelles.

L'une d'elle a été particulièrement... remarquable par sa vulgarité.

L'auteur(e), une spécialiste de Sade, paraît-il, a livré un texte dont l'érotisme de bazar visait peut-être les religieux cloîtrés ou les militaires en garnison dont on peut supposer qu'il ne sont pas lecteurs du quotidien dont la tenue avait été fixée, jadis, par Hubert Beuve-Méry.

On pourrait n'y voir qu'une concession à l'air du temps. Il s'agit, peut-être, d'une soumission à la volonté mercantile des groupes financiers qui soutiennent le journal à condition qu'il soit générateur de profits.

TENDANCE

« Les gens ne savent pas ce qu'ils veulent jusqu'à ce qu'on le leur propose. »

Cette réflexion du romancier anglais d'origine polonaise Joseph Conrad, citée par Frédéric Beigbeder*, constitue la cynique maxime d'action des manipulateurs, politiques ou publicitaires.

Joseph Conrad est un auteur qu'on ne lit pas suffisamment, voire plus du tout.

De Frédéric Beigbeder, encore, cette observation: « Il y a toujours le choix en démocratie, entre le marketing de la demande et celui de l'offre ».

Beigbeder est un observateur "tendance" de notre époque et un provocateur utile. A moins que les substantiels cachets des sociétés de télévision ne le rendent inoffensif en lui rognant les griffes.

* "S", juillet 2001

COUP DE TORCHON *

La contestation de l'ordre libéral s'organise.

Depuis un an, "PLPL" ("Pour lire, pas lu") traque sur huit pages (minimum) bimestrielles les publications soumises au pouvoir des affairistes qui leur permettent d'exister. Ce soutien impose, bien sûr, une autocensure qui occulte les sujets non politiquement corrects, c'est-à-dire non conformes à la pensée unique, ciment du néolibéralisme.

Dès le numéro 1, le réquisitoire apparaissait à la une. Accusés: "Le Monde", "Libé", "Le Nouvel Obs", "Charlie Hebdo", "Le Point", "Les Échos", "TF1", leurs directeurs et leurs sponsors.

Le responsable de la rédaction est Pierre Carles, réalisateur du film "Pas vu, pas pris" consacré aux stratégies manipulatrices de ces mêmes médias. « "PLPL" piétine les sociaux-libéraux... » reconnaissait l'une des cibles ("Le Monde" 29-30 juillet derniers). C'est peu dire! Çà tire dans tous les sens, en rafale, avec le risque de se tirer une balle dans le pied.

Dans chaque numéro, de "PLPL", une "laisse d'or" est attribuée au journaliste dont la soumission a été le mieux remarquée.

Avant qu'on ne découvre - peut-être? - que "PLPL" a été soutenu discrètement par des parrains non désintéressés, il faut lire ces bulletins désinfectants.

* PLPL, BP 2326, 13213 MARSEILLE CEDEX 02. 100F les 10 numéros.

APPRENDRE À DÉCRYPTER

La communication manipulatrice se pratique selon trois étapes: suggérer une opinion, vérifier que la proposition a été reçue, entretenir cette opinion.

Un système totalitaire ne s'embarrasse pas de subtilités: il impose. Dans ce qu'il est convenu de désigner comme une bonne gouvernance démocratique (ah! la litote), il faut ruser. Cette nécessité engendre des virtuoses.

Les démagogues, surtout soucieux de conserver le contrôle des opinions qui assureront le renouvellement de leur pouvoir soufflent le vent et s'y maintiennent, quittes à se soumettre à des courants venus d'ailleurs.

Qu'importent les contradictions avec les opinions exprimées hier : l'essentiel, c'est de rester dans le vent.

Il faudra, plus tard, étudier le talent de caméléon de l'actuel président de la République qui excelle à dire à ses auditoires ce qu'ils souhaitent entendre et se servir du modèle pour enseigner l'art d'échapper à ces manœuvres aussi outrageusement manipulatrices.

RÉALITÉ DE LA FICTION

Il faut toujours prendre la science-fiction au sérieux. Comme l'utopie, les soi-disant virtualités qu'elle décrit peuvent se réaliser.

Le film "La tour infernale" décrivait la panique que la télévision a montrée en direct lorsque les deux buildings du World Trade Center de Manhattan se sont effondrés.

En 1943, le romancier Barjavel imaginait dans "Ravage" la destruction par un aéronef d'une tour construite sur l'emplacement de l'ancienne gare Montparnasse de Paris pour servir de centre de commandement du fonctionnement des grands réseaux comme l'eau, l'électricité et les télécommunications.

Histoire et histoires en BD

Gavroche, l'indispensable revue d'histoire populaire, n'avait pas encore de rubrique consacrée à la Bande Dessinée. Pendant trop longtemps la B.D. est apparue comme un art mineur, un sous-produit n'ayant rien à voir avec la littérature dite noble celle incarnée par les insomnies de Philippe Sollers, les chapeaux d'Amélie Nothomb, les jappements de Michel Houellebecq, les accouplements de Catherine Millet…

La B.D. ne cesse de se développer, de conquérir pour reprendre l'expression des spécialistes de la météo boursière « de nouvelles parts de marché ».

La B.D. existe. Nous avons l'ambition d'évoquer ce qui touche la politique le social, le ouesterne. Il existe d'autres genres, honorables, mais nul ne peut nous forcer à les apprécier.

Le cri du peuple

par Tardi Vaudrin

La commune, notre immortelle Commune de Paris, ignorée ou assassinée dans les manuels, toujours dénoncée par un Emmanuel Le Roy Ladurie (de l'Institut et du *Figaro*), par un Serge July (de *Libération* et d'*Europe*), méprisée par des générations de bien-pensants bien pansues, bénéficie pour son cent-trentième anniversaire du premier tome de l'album Tardi-Vautrin *Le cri du peuple - Les canons du 18 mars*.

En l'an de grâce 1999 Jean Vautrin publie chez Grasset *Le cri du Peuple* merveilleux bouquin sur l'épopée avec des personnages comme aucune Marguerite Duras ou Alain Robbe-Grillet ne seront capables d'imaginer.

Jean Vautrin, superbe auteur de romans noir, feuilletoniste exceptionnel avec Boro (le jeune Dan Franck est co-auteur), prix Goncourt, cinéaste sous le nom de Jean Herman, J.V. fut un bon réalisateur et un pertinent dialoguiste.

Tardi, grand maître du trait, illustrateur, graphiste, père d'Adèle Blanc-Sec, adaptateur de Nestor Burma, dénonciateur de la boucherie de 14-18 (l'autre siècle), figure de proue des éditions Casterman (rachetée par Flammarion avant que celui-ci tombe dans un groupe (italien) apprécie depuis des décennies J.V. Ils se comprennent sans dictionnaire.

Avec ce premier tome nous découvrons plusieurs personnages tracés avec un généreux bonheur. Les bons et les salauds se rencontrent au fil des cases.

La Pucci éclate avec son superbe torse, sa bouche, son corps à damner tous les séminaristes de la capitale et de ses environs. La Pucci merveille de la nature digne du pinceau de Courbet peignant *L'origine du monde*.

L'adaptation Tardienne est excellente car elle conserve l'esprit, la richesse, la force, la ferveur de la prose Vautrinienne.

Dans le n° 45 de *BoDoi*, indispensable revue de BD, Jean-Marc Vidal interviouve Tardi sur son dernier né, écoute Vautrin. Un bon dossier pour accompagner *Les canons du 18 mars*.

A noter que *Les aventures extraordinaires* d'*Adèle Blanc-Sec* commencent à être publiées en Librio à 10 F.

Pierre Ysmal.



Le cri du peuple, Tome I *Les canons 18 mars*, casterman, 2001, 80 pages.

BoDoi, n° 45, 35 F. en vente dans tous les bons kiosques.

Le cri du peuple par Jean Vautrin, Grasset et Livre de poche.

NON INFORMATION

L'efficacité de la télévision apparaît lorsqu'elle réalise l'ancien fantasme de voir ce qui se passe ailleurs en temps réel. C'est ainsi que les "webcams" qui fonctionnent en continu permettent aux internautes de voir Times Square ou l'hiver austral.

Ce sont des caméras de ce type qui ont permis au monde entier de voir le premier impact sur l'une des tours du World Trade Center, de Manhattan, en septembre dernier. Par la suite, le secteur a été interdit aux journalistes. Pendant quelques jours, les diverses stations ont été contraintes de diffuser "en boucle" les premières images. Aucun sujet structuré n'a pu être monté. Les caméras n'ont pu capter que des images saisies à l'extérieur des lieux sinistrés, assorties d'un commentaire univoque. Pas de référence aux carences des services de renseignement, éloge de la soi-disant rapidité de l'enquête après le drame, pas d'analyse en profondeur. "Les voix autorisées à suivre les événements semblent s'être associées dans une campagne destinée à infantiliser le public" écrivait quelque jours plus tard Susan Sontag ("Le Monde" 18 septembre 2001).

On s'étonne toutefois de ce décalage entre l'étendue des moyens, de l'urgence de la demande et la limitation de l'offre. Les risques encourus sont acceptés par les journalistes qui savent depuis longtemps qu'ils exercent un métier dangereux.

Les casuistes devront établir la différence entre non-ini, formation, censure et autocensure.

MESSAGES "CHOISIS"

Après les attentats aux États-Unis, les images de télévision ont montré l'explosion de joie de certaines collectivités arabes qui a suscité, dans le monde entier, une indignation justifiée.

On ne souvient pas que le spectacle de la détresse des populations civiles après leur bombardement par les armées du "monde libre", au cours des récentes interventions de "gendarmerie internationale", ait éveillé quelque compassion. On n'a pas manqué, à contrario, de souligner l'ascension des cotes de popularité des responsables de ce qu'il faut bien appeler des massacres.

La suggestion qu'entretient le choix des images est l'un des principaux et le plus efficace des moyens de manipuler l'opinion, dépourvue de moyen de contrôler les sources et, ainsi, privée de regard critique.

Il faut apprendre à déjouer le cryptage des messages. C'est affaire de pédagogie. Qui s'en chargera ? Des "samizdats" sur Internet, peut-être ?

SOUTIEN PSYCHOLOGIQUE

Après la diffusion des images des événements à Manhattan, en septembre dernier, des psychologues ont été chargés de prendre en charge un certains nombre d'enfants traumatisés par la violence.

C'est bien.

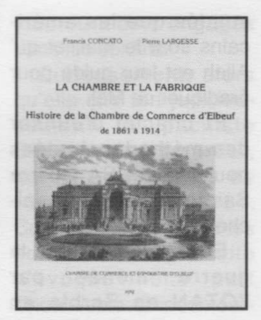
Combien, parmi ces enfants, n'ont-ils pas, rentrés chez eux, ouvert le poste de télévision qui diffuse, sans contrôle, au nom de la demande des images de violence ou de catastrophes ?

Soutien psychologique : une activité d'avenir !

RECTIFICATIF

L'album "LÉAUTAUD-MALLET" chronique dans le dernier numéro (119) de Gavroche a été édité par Frémeaux & associés, 21, rue Robert Giraudineau, 94300 Vincennes.





LA CHAMBRE ET LA FABRIQUE (1861-1914)

par Francis Concato et Pierre Largesse

Nos amis Concato et Largesse de l'Université de Rouen nous livrent un travail de dix ans qui aboutit à la publication d'un remarquable ouvrage sur *L'Histoire de la Chambre de Commerce d'Elbeuf de 1861 à 1914.*

Le rôle des Chambres de Commerce est de participer à l'évolution économique et au développement des industries locales, tant par leurs interventions auprès des pouvoirs publics que par leurs propres initiatives.

Créée en 1861, la Chambre de Commerce d'Elbeuf avait bénéficié du travail de la Chambre Consultative des Arts et Manufactures - crée en 1804- qui avait œuvré en faveur d'une industrie drapière (de laine cardée) en pleine croissance. Cette croissance connaîtra quelques difficultés avant l'effondrement provoqué par la guerre franco-allemande de 1870. Toutefois, avec l'apport des manufacturiers alsaciens installés à Elbeuf en 1871, elle retrouvera son niveau moyen de 1860. Après la crise profonde du début des année 1880, la production stagnera, suivie d'un nouveau recul après 1910. La concurrence étrangère : Angleterre, Belgique puis Allemagne, toucha profondément la ville mono-industrielle, qui vit tout naturellement une baisse de la population avec ses conséquences sociales.

Il était tout naturellement du devoir de la Chambre de protéger la fabrique : interventions pour obtenir un régime douanier favorable, mais aussi opposition à la mise en place de la législation du travail.

Cet ouvrage, bien que se voulant non exhaustif, prend date pour figurer dans une facette de l'histoire encore peu explorée.

G.P.

Chambre de Commerce et d'Industrie d'Elbeuf, 76500 Elbeuf, 422 pages, 30 euros.

DOCUMENTS OF THE MEETINGS OF THE ALLIED CONTROL COMMISSION FOR HUNGARY 1945-1947,

par Bendegùz Gergô Cseh

L'armistice signé à Moscou le 20 janvier 1945 par les représentants du Gouvernement national provisoire hongrois comportait la mise en place d'une Commission interalliée (CCA) pour contrôler l'exécution des obligations imposées au pays. Instruits du « précédent italien », où les Anglo-Aménicains avaient exclu leur allié soviétique des décisions communes, les Russes se réservèrent le rôle prépondérant dans les commissions de contrôle organisées en Roumanie, en Bulgarie et en Hongrie, anciens alliés de l'Allemagne nazie, occupés par l'Armée Rouge. Plus exactement, les intéressés admirent de distinguer deux périodes: jusqu'à la reddition de l'Allemagne, les Occidentaux seraient « informés », et après cette date, les Soviétiques seraient tenus de « consulter » leurs « grands alliés » avant de prendre des initiatives en matière économique, militaire ou politique dans les pays en question.

Présidée par Vorochilov puis par son adjoint Svinidov, la CCA fut une machine administrative lourde et coûteuse pour les Magyars ; elle comptait au moins 800 personnes du côté soviétique, auxquelles s'ajoutaient 67 Américains, 90 Britanniques, ainsi que des Tchèques et des Yougoslaves, avec une centaine de fonctionnaires civils et militaires.

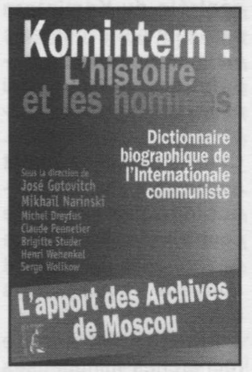
Après avoir décrit les origines et le fonctionnement de la Commission (p. 9-26), B.Gergô Cseh reproduit les PV des 50 réunions officielles et informelles de celle-ci (p. 27-425), datées du 27 février 1945 au 15 septembre 1947, cette date correspondant à l'époque où la Hongrie récupéra, formellement, sa souveraineté. Les documents proviennent pour la plupart des Archives Nationales de Washington, où l'auteur a pu effectuer des recherches en 1996, à titre de chercheur associé. Il a complété les pièces manquantes à partir des fonds des Archives Nationales de Londres et de l'Institut d'histoire politique de Budapest, en collaboration avec Eva Figder et Laszlo Szücs.

La Commission, qui devait en principe se réunir tous les dix jours, tint en fait deux séances par mois. A côté des réunions au grand complet, les sections spécialisées (politique, administrative, militaire, forces aérienne et fluviale, section économique) se réunirent en fonction des besoins et des événements. Chaque délégation rédigeait ses propres minutes, et l'auteur regrette que les PV russes restent encore inaccessibles.

Les ordres du jour, qui figurent en tête de chaque PV, montrent que les discussions entre représentants alliés touchaient à tous les aspects de la vie du pays occupé. Le plus souvent, les entretiens ont porté sur l'exécution de l'article 13 de la convention d'armistice, qui concerne les intérêts alliés et l'obligation pour la Hongrie de rétablir la situation d'avant-guerre. Une grande place est accordée ensuite à d'autres sujets, comme le rapatriement des prisonniers de guerre hongrois, l'expulsion des Allemands de Hongrie, la persécution des Hongrois de la Slovaquie, les réparations, l'organisation de l'armée et de la police, qui pose des problèmes incessants à cause du « pourcentage extrêmement élevé de communistes ». Portant sur la presse et tous les moyens d'information, l'art. 16 est également très sollicité. De par sa position dominante, « l'élément soviétique de la commission » se contente d'informer la mission angloaméricaine sur les décisions politiques les plus sensibles prises au nom de la CCA. L'ouvrage reproduit en annexe le texte de l'armistice et comporte une biographie sélective et un index des noms de personnes.

J. Papp

Budapest, MTA Commission de recherche du Temps présent, 2000, 456 pages.



KOMINTERN : L'HISTOIRE ET LES HOMMES DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

Si les communismes ont profondément marqué l'histoire du XX[e] siècle, l'exploration de leurs rouages n'a pas encore livré tous ses secrets. Parmi les institutions qui ont servi le projet communiste de 1919 à 1943, le Komintern occupe une place centrale. Cet ouvrage retrace l'histoire des militants de cette III[e] Internationale qui se veut le parti mondial de la révolution inspiré par la volonté de la réussite du bolchevisme russe. Qui étaient ces militants parfois célèbres, parfois obscurs, à la fois aventuriers et disciplinés ? Quelles étaient leurs mis-

Création d'un site Internet « camisards »

Un abonné nous fait part de la création d'un site Internet consacré aux camisards. Ce site est consultable sur *camisards.net*

Pour tout renseignement complémentaire ou contact :
Pierre Rolland 10 avenue Salvador-Allende 69100 Villeurbanne ou PierreHenri@wanadoo.fr

sions? Comment étaient-ils recrutés? Quel était leur profil sociologique? Tour à tour défilent quelques cinq cents itinéraires de kominterniens glorieux ou vaincus qui ont écrit la légende rouge et noire du communisme.

Fondé sur une introduction historique de Serge Wolikow, ce livre porte son attention sur les acteurs de la vie du Komintern en France, en Belgique, au Luxembourg, en Suisse et à Moscou. Les soubresauts de l'histoire du communisme et du stalinisme ne sont pas sans conséquences sur le parcours de ces militants professionnels; à la vie intense des premières années (cinq congrès mondiaux en cinq ans) succèdent la glaciation stalinienne et la prise de contrôle du Komintern par l'Etat soviétique puis les purges (avant la dissolution en 1943) qui n'épargnent pas de nombreux kominterniens. Ceux qui en réchappent apporteront une contribution décisive à la lutte contre le fascisme et le nazisme et tomberont souvent sous leurs balles.

Fruit de dix ans de recherches minutieuses menées par une équipe internationale, notamment aux archives de Moscou, ce livre apporte un éclairage indispensable à la compréhension de la dimension internationale des communismes.

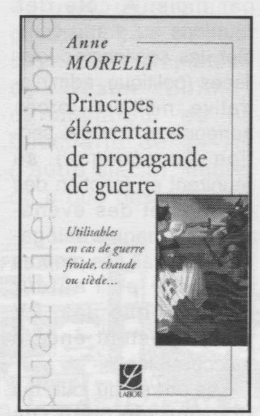
Les Éditions de l'Atelier 12 avenue Sœur Rosalie, 75013 Paris. 608 pages, 300 Francs.

«PRINCIPES ELEMENTAIRES DE PROPAGANDE DE GUERRE.

par Anne Morelli.

Voici un petit livre dramatiquement d'actualité. S'il n'était question de la vie de milliers de citoyens américains dans les tours de Manhattan, puis de celle des malheureux civils Afghans, qui ont plus besoin des pompiers que des gendarmes du monde comme l'a pertinemment dessiné Wozniak dans Le Canard du 26 septembre, on en ricanerait.

Anne Morelli a étudié deux auteurs de base: Jean-Norton Cru et Lord Ponsonby. Le premier commence à être bien connu depuis que son magistral : «Témoins» a été réédité par les Presses Universitaires de Nancy en 1993. 727 pages. Une mine d'informations pour ceux qui s'intéressent à la Grande Guerre et aux auteurs de «journaux», de «souvenirs», de «réflexions», de «lettres» et de «romans» pendant et après la terrible boucherie.



Extrêmement rigoureux et impartial, CRU fait le tri dans tout ce qui a pu être édité, et remet chaque livre à sa place. Ayant participé lui-même à cette guerre, il est encore plus apte que nous à évaluer certaines situations, à juger de l'honnêteté des auteurs.

Ponsonby lui, est aussi un cas. Un mouton à cinq pattes, «l'anar de la famille», il est vraiment curieux qu'un pacifiste naisse dans une famille de la haute aristocratie britannique. Qu'a fait Lord Ponsonby entre autres activités militantes ? Il a étudié à travers la presse, les communiqués officiels, les discours patriotiques, le bourrage de crâne de la guerre 14-18 et des précédentes. Il en a tiré en quelque sorte une méthodologie immuable, mais profitant de chaque avancée technologique de la communication, qui est réutilisée sans vergogne par les patriotes bellicistes à chaque occasion.

Anne Morelli a bien lu Ponsonby, et analysé les conflits postérieurs à la Grande Guerre. Elle en a tiré dix commandements du bourreur de crânes, dont elle en fait dix chapitres de son livre. Les voici dans l'ordre:

1) Nous ne voulons pas la guerre.
2) Le camp adverse est seul responsable de la guerre.
3) Le chef du camp adverse a le visage du diable. (ou «l'affreux de service»)
4) C'est une cause noble que nous défendons et non des intérêts particuliers.
5) L'ennemi provoque sciemment des atrocités; si nous commettons des bavures, c'est involontairement.
6) L'ennemi utilise des armes non autorisées.
7) Nous subissons très peu de pertes, les pertes de l'ennemi sont énormes.
8) Les artistes et intellectuels soutiennent notre cause.
9) Notre cause a un caractère sacré.
10) Ceux qui mettent en doute notre propagande sont des traîtres.

Anne Morelli s'appuie non seulement sur les documents alliés en ce qui concerne la deuxième guerre mondiale, français pour les guerres coloniales, alliées encore pour les plus récentes dites «du Golfe» et du «Kosovo», mais aussi sur la propagande allemande, vietnamienne, algérienne, irakienne, serbe, etc.

Et l'évidence apparaît, les mêmes méthodes exactement sont employées par les différents antagonistes, pour justifier chacun sa guerre.

Nous avons nous lecteurs d'automne 2001, la bien triste «chance» de pouvoir vérifier dans nos journaux actuels, les «informations» radio et TV, la véracité de ces dix commandements.

Les américains qui ont une bible greffée dans la main sont convaincus qu'ils représentent le Bien, que «Dieu est à leurs côtés» comme le chantait Bob Dylan à la fin des années 60. (au deuxième degré)

Les intégristes islamiques qui eux se réfèrent du Coran, sont persuadés que les américains sont le Mal, et qu' Allah est leur guide pour éradiquer ce Mal.

Et chacun d'utiliser des méthodes éculées pour justifier SA Guerre Sainte et de son manichéisme.

En ce qui concerne la guerre menée par l'OTAN en Serbie en 1999, Anne Morelli nous ressort les articles de journaleux, d'intellectuels vendus à la cause de l'OTAN.

Elle rend aussi hommage aux rares artistes ou auteurs, qui ont eu le courage d'affirmer leur scepticisme, comme Moustaki, Renaud, Régis Debray, ou le *chanteur flamand Arno, qui refusa de participer au grand show «Pour le Kosovo» en rappelant que la somme maximale que cette soirée pouvait récolter ne correspondrait jamais qu'au prix de deux ou trois bombes lancées ce jour là par l'Otan !*

Car c'est bien le scepticisme qui devrait être de rigueur en ces périodes où les médias sont les moins fiables, assujettis qu'ils sont aux pouvoirs

EXPOSITION

Syndicalisme et Cinéma

"Accords, raccords, désaccords"



Michel Piccoli et Louis Daquin lors d'une manifestation de la Fédération du spectacle au début des années 1970

Une exposition qui porte un regard inédit sur la contribution du syndicalisme à l'histoire du cinéma.

Un pan souvent méconnu de l'histoire du cinéma et de l'histoire sociale est mis en lumière à travers cette exposition. Celui de la rencontre de deux mondes qui, a priori, n'ont rien en commun.

Centrée sur la période 1936-1968, elle aborde les différents moments d'une histoire entre syndicalisme et monde du cinéma, les périodes d'accords comme de désaccords. Une exposition fondamentalement audiovisuelle qui montre aussi quelque beaux "raccords" avec des extraits de films et le son de voix légendaires (Gérard Philipe, Jean Gabin...).

"Accords, raccords, désaccords - syndicalisme et cinéma" présente ainsi par le texte et l'image l'organisation syndicale des métiers du cinéma, les films produits et diffusés par la CGT et les répercussions des positions de la centrale syndicale dans le monde du cinéma et dans la société française.

Jusqu'au 16 novembre 2001 Archives départementales de la Seine-Saint-Denis

à Bobigny – Tél. : 01.48.96.38.00

"Accords, raccords, désaccords - syndicalisme et cinéma" est une initiative du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis et de l'Institut CGT d'histoire sociale, en partenariat avec la CCAS (Caisse Centrale d'Action Sociale) des industries électriques et gazières et le Ministère de l'emploi et de la solidarité.

plus ou moins engagés dans les conflits.

Curieusement, alors qu'elle cite fort judicieusement le pacifiste Georges Demartial, auteur entre autres de «La guerre de 1914. Comment on mobilisa les consciences», elle n'évoque nulle part l'inoubliable et incontournable Jean Galtier-Boissière, auteur quant à lui de numéros spéciaux du Crapouillot consacrés au «Bourrage de crânes» en 1937, au «Sang des autres» en 1938, à «La guerre» en 1928, à l' «Histoire de la paix» en 1933 , et de plusieurs bouquins sur la Grande Guerre à laquelle il participa . Il y fut d'ailleurs gravement blessé.

Quand elle a rédigé ce précieux petit livre, elle était vraisemblablement loin d'imaginer que six mois plus tard, les tragiques événements que nous vivons actuellement viendraient corroborer tout ce qu'elle a écrit. C'est quand-même plus fort que les voyantes du monde entier, et en particulier la française qui a eu l'honneur d'être reçue docteur à la Sorbonne, qui elles, n'ont rien su prévoir pour le 11 septembre !

Trêve de plaisanteries, il s'agit là d'un ouvrage que tous ceux qui se sentent concernés par les guerres devraient lire avant de se livrer à la moindre déclaration.

Si nulle part elle ne se déclare ouvertement pacifiste, on sent à quelques allusions, qu'elle doit être de la famille: « *Mais il reste que l'essence même de la guerre est la violence, pour chaque belligérant. Il est utopique de la vouloir humaine et modérée. Elle ne peut être humanisée. Contrairement à ce que prétend la propagande de guerre, il n'est pas de manière chevaleresque ou non de la mener.*»

Maintenant que «nous savons», nous ne pourrons plus dire à l'avenir: «On nous a bernés», et il faudra bien arriver à un débat sur le fameux «bourrage de crânes» et ses conséquences (répression, voire élimination des sceptiques), sur la place des médias dans les conflits, sur le rôle des journalistes, et parallèlement au tableau d'honneur pour les rares lucides et intègres (contre les attaques de l'Otan au Kosovo: l'Abbé Pierre, Max Gallo, Gilles Perrault, Alexandre Zinoviev, Peter Handke, Jean-François Kahn, Serge Halimi), mettre au pilori les Schneidermann, B.-H.L, Canivez, Alain Joxe et autres Bayard, Val et Fournel.

J.F. Amary

Utilisables en cas de guerre froide, chaude ou tiède...». Editions Labor. Bruxelles. 2001. 93 pages.



LE SOCIALISME DES INTELLECTUELS

Jan Vaclav Makhaïski
Textes choisis traduits et présentés par Alexandre Skirda

Qui se souvient de Jan Makhaïski, cet obscur révolutionnaire polonais qui, de retour en Russie après février 1917, accueillit d'abord favorablement le coup d'État bolchévique d'octobre 1917, avant de réagir très vite contre la timidité du nouveau pouvoir à s'attaquer à l'expropriation complète de la bourgeoisie et contre le muselage progressif de la classe ouvrière ? Ironie amère du peuple « soviétique » décrivant ainsi ses rapports avec le parti bolchévique dès le début des années 20 : la terre est « à nous », et le blé est « à eux » ; Bakou est « à nous » et le pétrole est « à eux » ; les usines sont « à nous » et ce qu'elles produisent « à eux ».

Alexandre Skirda, son « découvreur » français, nous propose ici, dans une version augmentée et accompagnée d'une postface bibliographique par rapport à la première édition (PointsSeuil) de 1979, une anthologie représentant le tiers de son œuvre écrite entre 1898 et 1918. Makhaïski n'y va pas par quatre chemins: le socialisme des intellectuels est un système idéologique initialement des plus nobles puisqu'il se propose d'éliminer l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est à dire le pouvoir des capitalistes propriétaires des moyens de production, pour y substituer la classe ouvrière, porteuse du progrès social, et prélude à l'avènement d'une société libre de producteurs. Mais pour mener à bien une telle mission, il convient de s'appuyer sur une avant-garde de professionnels compétents, des « capitalistes du savoir », capables d'assumer les fonctions de direction et de gestion pendant la période de transition... dont ils sont les seuls à même d'apprécier la durée. On assiste ainsi tout simplement à la substitution de l'ancienne bourgeoisie blanche par une nouvelle bourgeoisie rouge, d'autant plus assurée de sa pérennité qu'agissant pour le compte de la classe ouvrière, sa remise en cause serait une remise en cause de la révolution elle-même...

Foin des « spécialistes », l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes!

Editions de Paris/ Max Chaleil 2001 130 pages 130 Francs

Jean-Jacques GANDINI

La *Mère en Gueule* frappe encore



Cette association du bassin minier de Montceaux-les-Mines s'est donné pour but de valoriser le patrimoine minier, historique et humain, de cette région. Outre des rééditions de livres sur le bassin et son histoire (*Au pays noir*, de Henri Besseige, *Montceau-les-Mines*, du Docteur Laroche, *La grande grève* de Charles Malato), elle publie les revues *La Gazette du Centenaire* et *Les cahiers de la Mère en Gueule*, et des CD de chansons de lutte des mineurs. Nous en avions parlé dans le n° 111-112 (mai-août 2000).

Contacts: La mère en Gueule, Hôtel de Ville, 71300 Montceau-les-Mines et http://perso.club-internet.fr/merengueule.

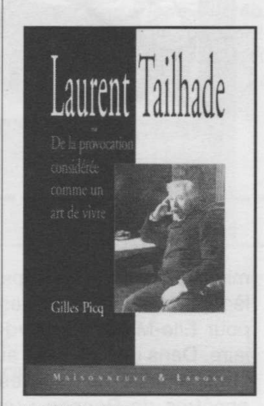
Pour continuer ce travail, et contribuer également à redynamiser économiquement et culturellement la commune, le département, la région, l'association a produit cette année un spectacle sur les grèves de 1899 écrit en création collective par un groupe de comédiens amateurs, avec 60 comédiens, des chanteurs de rue, des violonistes une accordéoniste et un organiste (de barbarie) et 8 costumieres bénévoles.

Le résultat de tous ces efforts, soutenus par la ville de Montceau-les-mines: 6 représentations de 2 heures pour un spectacle chaleureux faisant revivre les grandes heures des mouvements sociaux quand les mineurs et la population, loin de l'image d'Epinal, rentraient dans le 20e siècle la tête haute en balayant le paternalisme patronal, refusaient des conditions de vie moralement et économiquement inhumaines.

Il est particulièrement réjouissant de voir qu'une telle aventure ait fonctionné. L'Association souhaite que "La Grande Grève" s'inscrive dans le cadre des spectacles vivants offerts en Saône-et-Loire et en Bourgogne.

Rendez-vous donc l'an prochain. On vous tiendra au courant.

L. DOUSSIN



LAURENT TAILHADE OU LA PROVOCATION CONSIDÉRÉE COMME UN ART DE VIVRE

par Gilles Picq

Gilles Picq, abonné fidèle de Gavroche, s'est livré à un important travail de recherche sur Laurent Tailhade, un personnage hors du com-

mun, de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle.

Laurent Tailhade, poète, polémiste, journaliste, dandy, anarchiste, franc-maçon, morphinomane, aficionado, découvreur d'Ibsen et traducteur de Pétrone, dreyfusard, bretteur, adepte du spiritisme, homosexuel et partisan de la libération des femmes, a traversé presque tous les mouvements de la pensée de la République naissante.

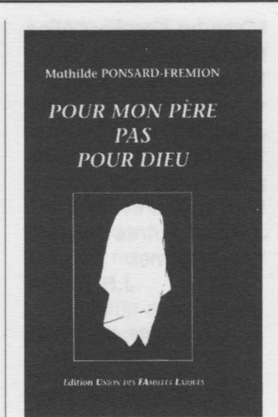
Sa biographie, passionnément et patiemment reconstituée, à travers des lettres et des œuvres abondamment citées, fait revivre des centaines d'écrivains, de journalistes, de chansonniers, d'hommes politiques, de figures de légende de cette période féconde où voisinaient Aristide Bruant, Jean Jaurès, Yvette Guilbert, Stéphane Mallarmé, Emile Zola, Maurice Barrès, Joséphin Péladan et Marguerite Moréno, entre autres.

La richesse de cet ouvrage de référence et l'importance de la recherche en font une mine d'informations sur l'époque, les journaux, les salons, les moeurs des poètes, éditeurs et gens de lettres, reconstitués de façon palpable.

Une somme biographique, avec bibliographie et index, qui ne manquera pas d'intéresser les nombreux lecteurs, amateurs sans réserves de Laurent Tailhade.

Éditions Maisonneuve et Larose, 15 rue Victor Cousin, 75005 Paris, 828 pages 220 Francs

«POUR MON PERE PAS POUR DIEU».
par Mathilde Ponsard-Frémion



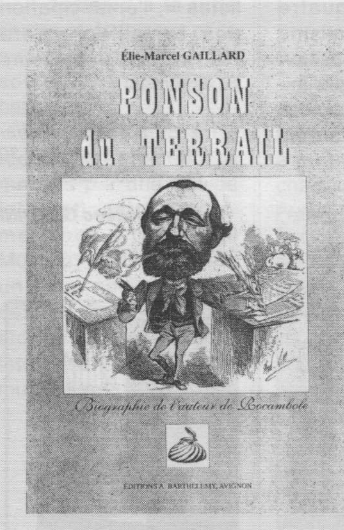
Sous-titré: «De la petite nonne dévote à la militante laïque», voici le terrible témoignage d'une victime de la secte catholique, qui mettra plusieurs dizaines d'années à s'en sortir.

Fille unique d'un ménage d'ouvriers, elle bénéficie à la maison d'une éducation remarquable pour l'époque. Hélas, son père tombe gravement malade alors qu'elle traverse une période délicate, l'adolescence, dans une période difficile, la guerre de 39-45.

Malgré un père athée et une mère lucide bien que croyante, Mathilde mal conseillée par des curés ignobles se retrouve embrigadée au couvent. On assiste malheureux à son décervelage. En fait, malgré tous leurs efforts, les bonnes sœurs souvent mauvaises, parfois sadiques ne parviendront jamais à annihiler la personnalité de notre amie. Après plus de vingt ans chez les religieuses, elle pense n'avoir jamais eu vraiment la foi. Sous l'emprise du mysticisme, elle se figurait que son sacrifice sauverait son père. Quand celui-ci est décédé, elle s'est alors dit que si elle n'avait pas pu le sauver sur terre, elle le sauverait de l'enfer. Dans ces pages poignantes, on assiste à la «formation» des malheureuses nonnes, mais aussi à l'incroyable prépondérance de la religion sur leurs activités sociales. On y découvre la «Grâce D'Etat», sorte de providence sur laquelle elles doivent compter dans toute situation délicate. Ainsi, quand elle est décrétée institutrice sans avoir reçu la moindre formation pédagogique, on lui répond qu'elle doit penser à la Grâce D'Etat. Plus tard quand elle est décrétée infirmière alors qu'elle n'a jamais été formée à ce métier et qu'elle doit faire une piqure à une patiente, elle doit encore recourir à cette Grâce D'Etat. Ce n'est qu'après un échec prévisible, qu'on lui montrera comment faire !

Par contre, si elle est dispensée de formation pour ses activités professionnelles dirons-nous, elle est astreinte à toutes les manifestations religieuses de la vie quotidienne, et elles sont nombreuses dans les couvents. Comme elle garde son individualité sans paraître outrageusement rebelle, on la

PONSON DU TERRAIL ROCAMBOLESQUE



Peut-être employez-vous cet adjectif, et avez-vous entendu parler de Rocambole. Le créateur de ce héros de roman, a été l'un des plus prodigieux auteurs français du XIXème siècle Ponson du Terrail : plus de trois cents romans, des milliers de pages, des millions de lecteurs. Une notoriété, et une audience, qui a dépassé celle de Victor Hugo, de Balzac, d'Alexandre Dumas. Le romancier le plus lu et le mieux payé de son temps, le Second Empire. Il a été élève au Collège d'Apt, et sa famille est originaire de la région. Autant de raisons pour Elie-Marcel Gaillard de s'intéresser à ce grand auteur populaire. Dans un livre paru aux éditions Barthélémy il livre le résultat de vingt ans de recherches. En le lisant vous saurez tout sur les ancêtres de Ponson : un grand-père garde du corps du roi, qui émigre à Coblence au temps de la Révolution. Est-il un descendant de Bayard, le "chevalier sans peur et sans reproche" ? Lui-même le prétendait. Je vous fais grâce du reste de la famille, des juges, des hommes de lettres,... Voilà Ponson au Collège d'Apt, puis à Marseille. Il veut écrire, et commence à envoyer quelques textes dans les journaux. Mais il faut monter à Paris. Il y arrive pour assister à la chute de Louis-Philippe et prendre part à la Révolution de 1848. Le voilà du mauvais côté : contre les insurgés de Juin. E.M.Gaillard a tendance à prendre lui aussi position pour le parti de l'ordre. Quelques notations à revoir avec d'autres sources historiques.... Mais Ponson ne soccupe guère de politique et écrit d'innombrables romans dont le héros est le fameux Rocambole (26 romans vont lui être consacrés et Ponson devra le ressusciter car les lecteurs n'acceptent pas sa mort !)

Ponson essaie d'organiser un groupe de francs-tireurs contre les Prussiens dans la région d'Orléans. Ponson meurt de maladie à Bordeaux au début de l'année 1871, le 20 janvier.

E.M. Gaillard raconte la vie de Ponson du Terrail, mais le livre va bien au delà : il traite de toute la vie des journaux sous le Second Empire, donne les gains des journalistes, les noms des innombrables feuilles, ébauche la naissance de la presse moderne avec la création du feuilleton et la part croissante de la publicité. Le livre expose les raisons du succès de Ponson : simplicité du sujet, la lutte du Bien contre le Mal, personnifiés par deux hommes qui s'affrontent. Evidemment cela se termine par le triomphe spectaculaire du Bien. Mais les thèmes moralisateurs sont présentés à travers des aventures palpitantes et d'innombrables personnages, (voir les pages 97 et suivantes). "C'est une grave erreur de croire que les lecteurs aiment se trouver devant des acteurs de leur monde. (...) Il faut les malheurs d'une duchesse pour faire pleurer les blanchisseuses. Si vous voulez plaire aux gens du peuple, donnez-leur du panache" explique Ponson lui-même. Une leçon que beaucoup de magazines appliquent encore aujourd'hui.

Elie-Marcel Gaillard défend Ponson contre un certain nombre de bévues qui viennent d'autres auteurs (p. 118 et p. 122). Il relève les attaques d'auteurs jaloux. Mais aussi les louanges de quelques grands écrivains. Ainsi Prosper Mérimée écrit à Stendhal : "Personne ne manie comme Ponson du Terrail le crime et l'assassinat. J'en fais mes délices. Avez-vous lu quelques-uns de ses feuilletons ? Il est à présent notre seul écrivain de génie" (p. 127). Et voici le jugement de Zola : "Beaucoup de verve, beaucoup de science, beaucoup de souffle. On ne peut dédaigner l'écrivain qui tient dans sa main les émotions de deux ou trois cent mille lecteurs" (p. 127).

Tout cela donne envie de lire les romans de Ponson du Terrail et on peut espérer que le lycée d'Apt sera bientôt baptisé de son nom. En attendant il vous reste à lire la biographie de l'auteur de Rocambole.

PONSON DU TERRAIL par Elie-Marcel Gaillard, Éditions. Barthélémy, 152 Francs.

André SIMON

sanctionne facilement, on (sa hiérarchie) l'humilie, on essaie de la casser.

Mathilde est incassable, et grâce à l'amitié et la complicité d'un psychanaliste, de sa mère qui décédera peu après, la voilà sur le chemin de la laïcité. Elle trouve enfin le bonheur et l'équilibre en rencontrant René, un enseignant anar, libre-penseur, pacifiste, écolo, artiste. Ils se marieront et militeront ensemble pendant vingt ans. Et puis un infarctus emportera René. Mathilde continue à militer à l'Union des Familles Laïques.

Son livre s'achève avec un poème de René, que nous reproduisons ci-dessous, car il situe bien son auteur:

Mon nom commun est communiste;

Mon nom propre c'est l'être humain;

Mon sobriquet c'est l'humaniste;

Et mon prénom sapiens, sapiens.

On me dit aussi socialiste;

J'ai appris, comme les catholiques,

D'abord à aimer mon prochain;

J'applique avec les anarchistes:

Le précepte: «Ne jugez point!»

Pour moi, tous les êtres sont frères

Hommes, animaux ou martiens;

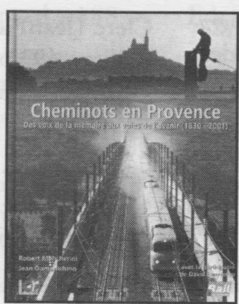
Tous méritent qu'on les respecte

Qu'ils soient vénusiens ou terriens.

René, non-violent.

J.F. Amary

Edition UFAL Nationale. Paris 2000.173 pages. 75F. On peut le commander à l'UFAL 33. 7, route de la Saye. Lillet. 33380 MIOS.



CHEMINOTS EN PROVENCE 1830-2001

par Robert Mencherini et Jean Domenichino

Deux ans après le lancement du TGV méditerranée, Le Comité d'Entreprise de la SNCF s'est engagé depuis deux ans dans une importante opération culturelle « Des voix de la mémoire aux voies de l'avenir », dont l'ambition est de faire le lien entre le chemin de fer du passé et celui du futur.

C'est dans le cadre de cette vaste opération que le C.E. des cheminots PACA a demandé à deux historiens, enseignants à l'Université de Provence, de conduire un important travail de recherche afin de réaliser un ouvrage sur l'histoire des cheminots en Provence. Le fruit de ce travail, qui au travers d'archives et de témoignages, retrace les grandes épopées du chemin de fer de 1830 à nos jours, montre notamment à quel point l'histoire du chemin de fer est intimement lié à celle de cette région, mais aussi à celle du syndicalisme et de la lutte sociale.

Éditions La Vie du Rail, 11 rue de Milan, 75440 Paris cedex 09, 247 pages.

REVUES



RÉFRACTIONS N° 7 ENTRÉES DES ANARCHISTES

L'aventure de ce numéro, au seuil du XXIe siècle, est née du désir d'expliquer l'anarchisme aux nouvelles générations.

Ces « entrées dans l'anarchie » sont à la fois celles d'un dictionnaire mais aussi les multiples voies d'accès à un domaine souvent méconnu. Leur passion, c'est la liberté ; leur ennemi est le pouvoir ; leur idéal est l'anarchie ; quant à leurs pratiques, il s'agit des luttes, de l'organisation, des différentes manières de vivre. Ce sont les chapitres de ce numéro, mais ils sont fondamentalement la matière de leur action, la chair de leur vie. L'histoire de l'anarchisme est une histoire d'hommes et de femmes en lutte, avides de Savoir et de Changement social, de Culture et d'Idéal.

Je ne suis vraiment libre que lorsque tous les êtres humains qui m'entourent, hommes et femmes, sont également libres. » (Michel Bakounine)

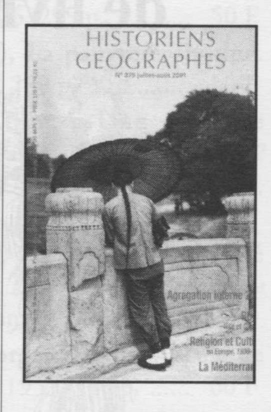
Les Amis de Réfractions, BP 45 13920 Saint-Mitre-les-Remparts.

HISTORIENS & GÉOGRAPHES N° 375

Relevé au sommaire de la très dense revue de « l'Association des professeurs d'Histoire et de Géographie de l'Enseignement Public » :

Dans la rubrique Pédagogies :

- De l'eugénisme à la Shoah 1933-1945 par Martine Giboureau.



Le déporté face aux élèves par Franck Schwab.

Dans la rubrique Recherches :

L'histoire nord-américaine en France par Claude Fohlen.

Et un très intéressant dossier: Comment enseigner l'histoire contemporaine depuis 1945 (1ère partie) :

Les transformations économiques et sociales du monde depuis 1945 par Jacques Marseille.

A propos du modèle américain par André Kaspi.

Enseigner l'histoire de l'URSS par Jacques Sapir.

Le pouvoir présidentiel sous la Ve République par Ralph Schor.

Historiens et Géographes 98 rue Montmartre, BP 6015, 75060 Paris cedex 02, Le numéro 120 francs.



BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à compter du numéro 121 pour l'année 2002

Un an 5 numéros (dont 1 double): 30 € - Étranger: Europe 32 € (par avion)

Tarif spécial étudiant: 22 € sur justification.

Nom .... Prénom ....

Profession ....

Adresse ....

Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à: Éditions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex

CCP 5027 58 E ROUEN

L'amateur de livres



Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Nous remercions les lecteurs qui nous passent des commandes et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...

Assurez-vous, toutefois, que les livres sont encore disponibles. Merci !

Aarons & Loftus, Des Nazis au Vatican. O.Orban 1991, 399 p. index ...... 50 F

Albert (Michel), Capitalisme contre capitalisme. Seuil l'Histoire immédiate1991, 318 p. .... 40 F

Ambrière (Francis), Les grandes vacances 1939-1945. Ed. de la Nouvelle France 1946, 425 p. .... 35 F

Avril (Michel), Raoul Dautry 1880-1951. *La passion de servir.* Fr.-Empire 1993, 379 p. ill. 379 p. S.P. .... 60 F

(Bauer 0tto), Otto Bauer et la Révolution. *Textes choisis par Yvon Bourdet),* EDI 1968, 302 p.index. S.P. .... 80 F

Baumier (Jean), Les grandes affaires françaises. *Des "200 familles" aux "200 managers".* Julliard 1967, cart. 250 p. .... 40 F

Beer (Patrice de), La guerre civile en Chine 1919-1949. Casterman 1968, 298 p. ill. index .... 60 F

Brécy (Robert), Le mouvement syndical en France 1871-1921. *Essai bibliographique.* Mouton & Co, 217 p. index, envoi .... 100 F

Beuve-Méry (Hubert), Réflexions politiques 1932-1952. Editions le Monde 1951, 256 p. .... 60 F

Biondi (Dino), Viva il Duce ! *Comment se fait un dictateur.* 351 p. index .. 40 F

Bluche (François), Le grenier à sel. *Souvenirs.* Ed. de Fallois 1991, 293 p. .... 40 F

Bodard (Lucien), La guerre d'Indochine T2 L'Humiliation. Air du temps 1965, 603 p. .... 60 F

Bonneff (Léon & Maurice), La vie tragique des travailleurs. *Enquête sur la Condition des Oouvriers et Ouvrières d'Industrie.* d'Jules Rouff & Cie, 1911, 340 p. ill. .... 120 F

Bourgin (G. et F.), Les démocraties contre le fascisme. Ed. de la Liberté 1946, 319 p. (défraîchi) .... 40 F

Brilman (Jean), Modèles culturels et performances économiques. *Les hommes, les entreprises, les Etats.* Ed. Hommes et techniques 1981, 343 p. .... 35 F

Carlier (Christian), Histoire de Fresne prison "modèle". Syros 1998, 270 p. .... 80 F

Cattaui (Georges), Charles de Gaulle. *L'homme et son destin.* A. Fayard 1960, 362 p. S.P. .... 40 F

Champeaux (Georges), La croisade des démocraties. *1-Formation de la Coterie de la guerre 2-De l'Affaire tchèque au revirement de la Cité.* Inter France 1941, 2 vol. 318+389 pp. .... 120 F

Chalux, Autour du conflit sino-japonais, Office de Publicité 1938, 241 p. ill. .... 60 F

Clerc (JeanPierre), Fidel de Cuba. Ed. Ramsay, 493 p. .... 80 F

Contens (Pierre), Gaullisme et Prolétariat. Ed. du Scorpion 1960, 94 p. .... 30 F

Coquet (James de), Le procès de Riom. A.Fayard 1945, 296 p. .... 50 F

Dansette (Adrien), Explication de la II[e] République. Séquana 1942, 186 p. .... 60 F

Delattre (Augustin), Leçons de la guerre et de la crise. Félix Alcan 1935, 260 p. .... 50 F

Deniel (Alain), Bucard et le Francisme. *Les seuls fascistes français.* Picollec 1979, 334 p. index .... 60 F

Derogy (Jacques), Une ligne de chance. *Autobiographie interrompue.* Fayard 1998, 156 p. .... 40 F

Dommanget (Maurice), Le curé Meslier. *Athée, communiste et révolutionnaire sous Louis XIV.* Julliard 1965, 553 p. .... 80 F

Dommanget (Maurice), L'introduction du marxisme en France. Rencontre 1969, 232 p. index, envoi .... 70 F

Duboin (Jacques), Kou l'Ahuri ou la misère dans l'abondance ! Ed. nouvelles 1934, 207 p. .... 50 F

LIBRAIRIE FLOREAL

41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 02.32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....

Je vous commande les livres suivants :

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	20,00
		Total

Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal

Duboin (Jacques), La grande relève des hommes par la machine. Ed. nouvelles 1932, 338 p. .... 50 F

Duboin (Jacques), La grande Révolution qui vient. Ed. Fustier 1935, 278 p. .... 50 F

Duboin (Jacques), Libération. *Des bras à la machine, de la disette à l'abondance, de l'échange à la distribution.* Grasset 1936, 255 p. .... 50 F

Duboin (Jacques), En route vers l'abondance. *Ier volume.* Fustier s.d., 188 p. (défraîchi) .... 30 F

Durand (Pierre), La vie amoureuse de Karl Marx. *Essai monographique.* Julliard 1970, 155 p. ill. .... 50 F

Fabre-Luce (Alfred), Journal de la France 1939-1944. Amiot-Dumont 1947, 655 p. .... 70 F

Ferré (Max), Histoire du mouvement syndicaliste révolutionnaire chez les instituteurs des origines à 1922. S.U.D.E.L. 1926, 329 p. n.c. ...... 100 F

Fontaine (André), La guerre civile froide. Fayard 1969, 193 p. .... 40 F

Gandebeuf (Jacques), "Ah! Vous êtes au Républicain Lorrain ?". *La vie mouvementée d'un grand reporter.* Ed. Serpenoise 1995, 354 p. .... 40 F

Gide (André), Retour de l'U.R.S.S. Gallimard 1936, 127 p. .... 70 F

Guillemin (Henri), L'Avènement de M.Thiers et réflexions sur la Commune. Gallimard S.P. .... 80 F

Halévy (Daniel), Proudhon d'après ses carnets inédits (1843-1847). Séquana coll. "Hier et Demain" 1944, 187 p. .... 60 F

Herriot (Edouard), Episodes 1940-1944. Flammarion 1950, 209 p. .... 50 F

Hook (Sidney), Pour comprendre Marx. Gallimard 1936, 262 p. .... 60 F

Isorni (Jacques), C'est un péché de la France. *Lettres de Philippe Pétain à sa femme.* Flammarion 1962, 220 p. ill. .... 60 F

Israël (Gérard), René Cassin (1887-1976). Desclée de Brouwer 1990, 280 p. .... 50 F

Israël (Gérard), Cyrus le Grand. *Fondateur de l'Empire perse.* Le Grand Livre du Mois 1987, 395 p. ill. .... 60 F

Jacoby (J.), Lénine. Flammarion 1933, 126 p. ill. .... 35 F

Jamet (Michel), L'alternative libérale. *La droite paradoxale de Raymond Bourgine.* La Table Ronde 1986, 392 p. .... 50 F

Jaurès (Jean), L'Armée nouvelle. *L'Organisation Socialiste de la France.* J.Rouff s.d. 686 p. (défraîchi) .... 70 F

Jemolo (Arturo Carlo), L'Eglise et l'Etat en Italie du Risorgimento à nos jours. Seuil 1960, 285 p. .... 60 F

Kohn (Richard), La révolution russe. Julliard 1963, 431 p. S.P. (défraîchi) .... 60 F

Laudrain (Maurice), Le Salut public par l'organisation socialiste de la France. Ed. Résurec 1947, 144 p. .... 45 F

Legay (Kléber), Un mineur français chez les Russes. Tisné 1937, 123 p. .... 60 F

Lefranc (Pierre), ... avec qui vous savez. *25 ans aux côtés de de Gaulle.* Plon 1979, 317 p. .... 50 F

Lévy (Louis), La France est une démocratie. *Réflexions d'un socialiste à Londres pendant la guerre.* Gollancz, Londres 1945, 143 p. .... 50 F

Leleux (Fernand), A l'aube du capitalisme et de la révolution industrielle, Liévin Bauwens, industriel gantois. S.E.V.P.E.N. 1969, 375 p. index .... 80 F

Louis (Paul), Histoire du socialisme en France 1789-1945. M.Rivière et Cie 1946, 423 p. .... 70 F

Luxembourg (Rosa), Lettres de la Prison. Librairie du Travail 1933, 96 p. .... 60 F

Lysis, Demain. *Profession de foi de la démocratie nouvelle.* Payot 1918, 160 p. (défraîchi) .... 40 F

Marx (Karl), Le Capital. Ed. Vita (s.d.), 168 p. .... 40 F

Maurois (André), Histoire d'Angleterre. Fayard 1937, 754 p. Edition originale .... 100 F

Melnik (Constantin), Un espion dans le siècle. *La diagonale du double.* Plon 1994, 546 p. .... 60 F

Ménargues (Alain), Les larmes de la colère. *Le Liban en guerre.* Presses de la Renaissance 1991, 534 p. .... 60 F

Michon (Georges), La préparation à la guerre. La loi de trois ans (1910-1914). Marcel Rivière 1935, 233 p. index .... 80 F

Moch (Jules), Non à la force de frappe. R.Laffont 1963, 270 p. envoi ...... 60 F

Monnet (Jean), Repère pour une méthode. *Propos sur l'Europe à faire.* Fayard 1995, 120 p. .... 40 F

Monzie (Anatole de), Petit manuel de la Russie nouvelle. Firmin-Didot 1931, 338 p. plan dépl. (défraîchi) .... 60 F

Mathieu (Gilbert), Peut-on loger tous les Français. Seuil 1965, 128 p. .. 35 F

Marangé (James), De Jules Ferry à Ivan Illich. Stock 1976, 299 p. .... 50 F

Milano (Serge), La pauvreté absolue. Mutation 1988, 269 p. .... 50 F

Nobécourt (Jean), Une histoire politique de l'armée. *T1 1919-1942 de Pétain à Pétain.* Seuil 1967, 333 p. .... 60 F

Painlevé (Paul), Comment j'ai nommé Foch et Pétain. *La politique de guerre de 1917.* Félix Alcan 1923, 423 p. ... 70 F

Portmann (Georges), Le crépuscule de la paix. Delmas 1955, 319 p. ...... 60 F

Plumiène & Lasierra, Les fascismes français 1923-63. Seuil 1963, 318 p. index .... 70 F

Parti socialiste SFIO, La bataille du groupe socialiste au Parlement contre les lois anti-laïques. Septembre 1951, 168 p. .... 50 F

Perroux (François), L'Europe sans rivages. PUF 1954, 665 p. index .... 75 F

Rolland (Hector), Souvenirs dérangeants d'un godillot indiscipliné. A.Michel, 1990, 215 p. .... 40 F

Rostand (Jean), Quelques discours 1964-1968. Club Humaniste 1970, 164 p. .... 50 F

(Root and branch), Le nouveau mouvement ouvrier américain. Spartacus N°88, 167 p. .... 50 F

Stavisky (Claude), Stavisky était mon père. Edition N°1 1995, 313 p. ill. .... 50 F

Tiano, Rocard et Lesire-Ogrel, Expériences françaises d'action syndicale ouvrière. Les Ed. ouvrières 1956, 433 p. (S.P.) .... 80 F

Tillion (Germaine), Le Harem et les Cousins. Seuil 1966, 218 p. .... 50 F

Tudesq (André-Jean), L'élection présidentielle de Louis-Napoléon Bonaparte 10 décembre 1848. A.Colin, Kiosque 1965, 272 p. ill. .... 60 F

Van Parys (A.), Les Déserteurs. *Le refus de combattre.* Balland 1971, 309 p. .... 70 F

Vialet (Georges), L'Algérie restera française. Ed. Haussmann 1957, 272 p. .... 45 F

Waldeck Rochet, L'avenir du Parti Communiste français. Grasset 1969, 188 p. (S.P.) .... 50 F

Weil (Bruno), Panama. *Un scandale sous la IIIe République.* Grasset 1934, 493 p. .... 50 F

Cris séditieux.

— Une brute vient de crier : « A bas la guerre ! »

Dessin de Dubout